



Le Général Brialmont.

Ils furent alors semblables à des diables incarnés. Le vendredi, à 4 heures, ils expulsèrent les habitants de leurs maisons. Les hommes furent écartés et ligotés. Les femmes s'agrippaient à leur mari, les enfants imploraient la pitié. Ce fut en vain. On conduisit les hommes à la prairie « Fonds-Leroy » où de nouveaux prisonniers vinrent les rejoindre. Il y en avait plus de 50 dans l'après-midi.

Un peloton d'exécution fut formé...

Les victimes pleuraient, gémissaient, sanglotaient, imploraient la pitié, demandaient à vivre pour leurs femmes et leurs enfants, mais les coups de feu partirent et les infortunés tombèrent les uns sur les autres en une ignoble hécatombe, que des soldats fouillèrent ensuite de leurs baïonnettes.

D'aucuns vivaient encore. Ils se tinrent inertes sous les corps sanglants. Pendant plusieurs heures ils restèrent dans cette position critique, souillés par le sang des victimes, souffrant de leurs propres blessures. La nuit venue, ils se dégagèrent et furent en rampant. Ils étaient quatre. Ils entendirent le pas des sentinelles et se glissèrent prudemment dans l'herbe. Ils étaient enfin sauvés !

Dans l'entretemps, une partie de la population avait été enfermée dans l'église, où on écarta 412 hommes de l'élément féminin et des enfants. Les Allemands leur lièrent alors les mains et les poussèrent ensemble comme un bouclier vivant devant leurs troupes, qui marchèrent ainsi le long des forts de Liège.

De nombreux habitants furent en outre fusillés dans leurs maisons ou dans la rue. Dix-neuf civils moururent dans la prairie de Chession.

Les fosses où on enfouit les malheureux furent ouvertes plus tard. Dans l'une d'elles on trouva 77 cadavres, dans une autre 31, dans une troisième 23, dans une quatrième 2 hommes, une femme et 2 fillettes. On ouvrit également d'autres tombeaux renfermant 3, 4 ou 5 cadavres.

Beaucoup de fusillés eurent une longue agonie. On les entendait crier de loin, mais les Allemands défendaient de les secourir. Plusieurs cadavres étaient méconnaissables... Des femmes voyaient mourir leur mari ; des enfants assistaient aux derniers spasmes de leur père. Pères et fils tombaient ensemble, victimes de la barbarie teutonne.

Le village de Retinne (1.830 habitants) a été détruit le 6 août, après la bataille des 27<sup>e</sup> et 165<sup>e</sup> régiments

d'infanterie dans la plaine séparant le fort d'Evegnée du fort de Fléron.

La bataille fut terrible. Le général allemand von Wussow, le colonel Krüger, les commandants Hildebrandt et Ribesalm, le lieutenant Vogt et de nombreux Prussiens restèrent sur le terrain. Ils reposent à Liery sur une hauteur dominant la route et au cimetière de Retinne.

Les Allemands utilisaient la tour comme poste d'observation et du fort de Fléron on évitait de tirer sur la tour parce que le drapeau de la Croix-Rouge y flottait. L'église même avait été transformée en ambulance.

Lorsque nos troupes durent se replier sous les flots débordants de soldats allemands, l'ennemi marcha sur Liège. Une arrière-garde qui arrivait à ce moment à Retinne, incendia une quinzaine de maisons et assassina quarante-et-un civils. Quatre personnes furent en outre incidemment tuées par la mitraille du fort de Fléron.

Voulant donner l'exemple, le général von Wussow avait entraîné ses hommes en cet endroit. Sa tête fut fracassée par un obus.

Les Allemands poussèrent une cinquantaine de civils devant leurs troupes et activèrent leur marche à l'aide des baïonnettes.

St-Hadelin se trouve dans la même agglomération. Soixante-deux habitants y furent tués.

Le feu du fort de Fléron fit de larges trouées dans les rangs allemands. Inévitablement ils se vengèrent sur la population civile. C'était toujours la même lâche et vile infamie. La boisson, en outre, aiguillonna les appétits sanguinaires des brutes. A Gaillard, les soudards vidèrent 300 bouteilles de vin provenant de rapines. Les brutes y saisirent l'instituteur Warnier et clamèrent que les villageois avaient signalé la présence des troupes allemandes aux soldats de la forteresse. L'instituteur nia le fait.

On le fusilla ainsi que ses deux fils, ses deux filles et le garde champêtre, Jean Narval. La cadette, Berthe, survécut au drame et raconte :

« Les Allemands tiraient sur nous pendant que nous fuions. Une balle m'atteignit à la tête et j'avais déjà le bras gauche fracturé en deux endroits par des coups de crosse. Je m'évanouis. Lorsque je repris mes sens, je me trouvai dans un fossé, la face contre



Le fort de Loncin après le bombardement par les mortiers de 42 cm.



## LA CHUTE DE LIÈGE

terre. Je baignais dans de l'eau et du sang. Le cadavre de ma sœur Nelly me pesait sur le corps. Toutes les maisons aux environs flambaient. J'entendais les râles des mourants et les cris furieux des soldats qui piétinaient leurs victimes. Je me tins inerte jusqu'à 3 heures du matin et je m'échappai alors en rampant le long d'une haie jusqu'à la maison d'un échevin de Fléron, où la femme de l'édile me recueillit. « Donnez-moi un revolver, dis-je. Je suis seule au monde et je veux mourir. Ne craignez rien, je ne vous occasionnerai aucun souci, j'irai me tuer dans la forêt. »

La jeune fille trouva plus tard sa mère accroupie à côté du cadavre de son mari, près de leur maison en feu. Des soudards lui donnèrent encore des coups de pied en passant, mais elle ne sembla même pas s'en apercevoir en sa douleur navrante. Les brutes lui avaient tué son époux, ses deux fils et une fille.

Le fils de Jean Narval, âgé de cinq ans, avait supplié les soldats : « Ne faites pas de mal à papa, il n'a rien fait, il est si bon... »

André Crahay, Paul Bailly et Jean Matz gisaient dans la rue, les mains encore liées par une chaînette.

De Mme Desonay et de sa fille Joséphine on ne retrouva plus que quelques ossements calcinés.

Dans le quartier Pierre 36 habitants furent fusillés. Parmi eux se trouvait Jacques Maguet qui se découvrit devant le peloton d'exécution et cria : « Vive la Belgique ! »

Les soudards tuèrent Joseph Tixhon et Henri Maguet parce qu'on trouva des armes chez eux. Ils firent irruption chez le fermier Dewandre et le fusillèrent avec ses deux fils et Joseph Delsante et Louis Germy. Entendant des appels au secours, un voisin, le nommé Daenen, accourut et fut tué.

Voilà quelques particularités concernant St-Hadelin. Elles sont certes incomplètes, mais qui donc pourra narrer toutes les atrocités qui s'y commirent ?

A Forêt-lez-St-Hadelin, les Allemands détruisirent le château de Mlle Fabribeckers et fusillèrent dix civils parmi lesquels le curé Chabot et l'instituteur Lambert Rongy, qu'ils sommèrent d'enlever le drapeau belge de la tour de l'église et de le piétiner, mais qui s'y refusèrent.

A Magnée les même scènes de sauvagerie eurent lieu. Les Allemands pénétrèrent dans la maison de Mme Fassotte et en expulsèrent son fils Jean, son beau-fils, Alexis Clerdin, deux domestiques et un mineur, qu'ils fusillèrent devant la maison. Un d'entr'eux guérit. La veuve Jacqmin perdit ses trois fils que les brutes assassinèrent dans une prairie. Un paralytique, pris de peur, se pend ; une parente, dont le mari est sous les drapeaux, meurt d'émotion. Le nommé Duytch, d'origine allemande, est assassiné avec sa femme. Jacqminet et Jean-Louis Gérard, un sexagénaire, sont abattus à coups de crosse. Le secrétaire communal, Jean Windart, âgé de plus de 70 ans, est arraché de son lit où la maladie le clouait et meurt à la suite d'atroces tortures.

A Ramsée, les Allemands tuent aveuglément toute personne qu'ils découvrent : la veuve Gilson et ses trois enfants ; trois membres de la famille Hansez ; le grand-père, le fils et le petit-fils ; Magis, père et fils, et plusieurs autres personnes, soit plus de 30 habitants.

A Micheroux on compte 9 morts, dont plusieurs carbonisés dans les caves.

Arrêtons-nous... Nous ne songeons nullement à énumérer tous les méfaits de la « Kultur ».

Ceux que nous avons signalés sont amplement probants. Liège tomba... les témoins durent se taire, les Belges vivaient isolés dans leur pays et d'autres incidents captivèrent l'attention.

On oublie vite en général, mais formons des vœux pour que les journées sanglantes que notre patrie vécut ne s'effacent jamais de notre mémoire et de celle de nos générations futures.

« Soyez sans pitié ! Frappez, tuez et incendiez ! »

Imbus de ces conseils, les Allemands traversèrent le pays de Herve et nous avons pu constater le zèle avec lequel ils observèrent ces ignobles recommandations. Leur marche sur Liège fut marquée par le sang, par le feu et par les ruines.

Le 7 août l'ennemi occupa la ville. Dès son entrée dans la capitale wallonne il viola à nouveau le Droit des Gens ; des citoyens inoffensifs durent faire un bouclier de leur corps à la soldatesque teutonne.

Nous avons signalé les atrocités des hordes barbares à Soumagne et aux environs. Plus de 400 habitants de Retinne, de Fecher, de Bas-Bois, de Soumagne et particulièrement de Micheroux, furent enfermés à l'église, où ils restèrent du mercredi au jeudi soir sans boire ni manger.

Ils purent en sortir au crépuscule. Les soldats leur lièrent d'abord les mains sur le dos et les attachèrent ensuite l'un à l'autre par faisceaux de 4 hommes. Ils en formèrent des pelotons de 40 hommes entre lesquels ils s'encadrèrent.

— Conduisez-nous à Liège ! commanda-t-on au premier peloton.

C'est ainsi que l'ennemi voulut passer les zones dangereuses de Fléron et d'Evegnée.

Les obus sillonnèrent l'espace, mais les batteries gardèrent le silence lorsque les civils passèrent. Il ne leur était pas permis de faire feu sur leurs propres concitoyens.

Les Allemands poussèrent leur cynisme jusqu'à faire halte dans une prairie à quelques centaines de mètres des batteries, défiant nos troupes.

Le cortège reprit sa marche pendant la nuit. La lueur des incendies se reflétait au ciel. Le pays des mines et de l'industrie était marqué d'un sceau tragique ! Des cadavres de civils bordaient ça et là les routes. Les soldats se les montraient en ricanant... Quel pouvait bien être l'état d'âme des infortunés qu'on déportait ?

Les Allemands s'approchèrent ainsi de la ville ouverte de Liège qui n'a ni remparts ni portes fortifiées.

L'ennemi pouvait y pénétrer sans qu'on lui opposât la moindre résistance, dès qu'il se fut faufilé entre les forts.

Mais ne ferait-on pas sauter les ponts ? La soldatesque trouva bien vite le moyen d'y obvier. Elle poussa les civils devant elle et en posta quelques pelotons au milieu du pont.

Pour briser la résistance dans les rues les Allemands poussèrent quelques prisonniers belges devant leurs premiers détachements marchant à l'assaut.

L'ennemi défila alors sur la Place de la Cathédrale et un officier et six soldats prirent possession de l'hôtel de ville. 739 prisonniers allemands qui étaient enfermés à la prison Saint-Léonard furent immédiatement mis en liberté. Beaucoup d'entre eux ne trouvèrent pas la chose à leur goût : En prison ils étaient à l'abri du danger et maintenant on les versait dans les régiments.

La population eut une attitude digne et calme, mais de nombreux habitants avaient quitté la ville.

Les Allemands répandirent le communiqué suivant :

Berlin, 7 août.

La forteresse de Liège a été prise. Après que les divisions qui avaient fait l'assaut de la ville eurent été renforcées, l'attaque fut couronnée de succès. Ce matin, à 8 heures, la forteresse était entre nos mains.

Quel bluff ! Alors qu'ils n'avaient pris que la ville, ils se vantaient d'avoir toute la forteresse en leur possession, pendant que la plupart des forts lançaient encore des bordées de mitraille. Mais n'insistons pas et voyons un peu quelle fut la raison pour laquelle la ville de Liège même ne fit aucune résistance. On s'était battu avec une violence extraordinaire entre les forts ; les 9me et 15me de ligne y luttèrent avec héroïsme.

Nous avons appris que le général von Wussow





Le Kaiser et le Général von Emmich.

fut tué par un éclat d'obus, à Fléron. Ludendorff le remplaça. Nous le rencontrerons plus tard. Sous son habile commandement, les Allemands prirent le fort de la Chartreuse et se trouvèrent alors devant les faubourgs, sur la rive droite.

La situation devint critique pour les nôtres. Toute la garnison mobile de Liège était engagée dans la bataille et avait subi de fortes pertes. Le gros de l'armée restait posté le long de la Gethe et ne pouvait donc prêter du secours, tandis que l'ennemi recevait sans cesse des renforts. La troisième division était sur le point d'être encerclée.

Le général Leman devait donc prendre une décision. La garnison mobile et les troupes occupant les intervalles des forts reçurent l'ordre de rejoindre l'armée de campagne à la Gethe...

Les forts résisteraient encore le plus longtemps possible et continueraient à répandre la mort parmi le flot grisâtre des assaillants.

Cette retraite s'accomplit dans un ordre parfait.

L'ennemi bombardait la ville.

Dans la soirée du 6 août, von Emmich envoya un parlementaire pour exiger la reddition de la ville. Il reçut une réponse négative.

Les canons allemands bombardèrent à nouveau la ville. Quelques maisons brûlèrent.

Ludendorff occupa la Chartreuse.

Von Emmich craignait une embuscade, car, quoique la ville parût sans défense il n'osa pourtant pas l'occuper et campa pendant la nuit à un kilomètre de distance.

L'entrée « triomphale » eut lieu au matin. Nous l'avons décrite. Von Emmich arrêta le bourgmestre Kleyer et prit des otages pour s'assurer du calme de la population.

La longue occupation commença...

Les Belges avaient perdu 6.000 hommes. Les pertes allemandes se chiffraient à plus de 40.000 !

L'Allemagne jubilait ; les cloches sonnaient et les écoliers formaient des cortèges !

On avait conquis la première forteresse belge... Telle était la version communiquée au peuple allemand.

Et dans l'entretemps, les forts semaient toujours la mort, fauchaient les rangs ennemis... On devait encore les assiéger un à un.

Les journaux allemands regorgeaient des pires mensonges. Les troupes étaient entrées à Liège sous une grêle de plomb... Les morts et les blessés tombaient par milliers aux coins des rues.

C'eût été un peu raide de devoir publier que von

Emmich était entré dans la ville derrière des civils enchaînés.

L'incertitude régnait pourtant aussi parmi nous.

Des fuyards de Liège répandaient la nouvelle de l'occupation de la ville. Comment les forts pouvaient-ils donc encore résister, ainsi que les journaux l'affirmaient ?

Beaucoup de personnes ignoraient le rôle de la forteresse de la Meuse.

Mais c'est aussi un fait acquis qu'on nous fit accroire que Liège résistait, alors que les forts étaient réduits au silence et qu'ils ne formaient plus qu'un amas de décombres.

Les Allemands ne cessèrent leurs cruautés que lorsqu'ils eurent occupé la position fortifiée de Liège. Nous décrirons ce revirement un peu plus loin ; jetons d'abord un coup d'œil à l'intérieur de quelques forts.

Le jour où la ville tomba aux mains ennemies, la France la décora de la Légion d'Honneur.

## L'HEROIQUE RÉSISTANCE DES FORTS

Depuis le 4 août, les soldats de la 3<sup>me</sup> division avaient successivement combattu sur tous les points d'un front très étendu ; ils avaient vaillamment brisé les assauts furieux d'un ennemi très supérieur en nombre et ils étaient maintenant sur le point d'être encerclés. On dut leur faire rejoindre le gros de l'armée dont la concentration était actuellement accomplie. Les forts gardèrent toutefois leurs desservants. Estimant que lesdits forts ne pouvaient plus servir qu'à un système de barrage, le gouverneur en maintint la direction militaire et il s'établit au fort de Loncin, le 6 août vers midi.

La concentration des troupes destinées à l'armée de campagne eut lieu entre les forts de Loncin et d'Hollogne. Dans la soirée du 6 août la 3<sup>me</sup> division atteignit le Jaar et se dirigea ensuite vers la Gethe où l'armée campait. Cette retraite ne fut pas inquiétée ; on ne rencontra que quelques petits groupes d'uhlans.

A l'occasion de l'arrivée des troupes de Liège sur le front principal, le Roi envoya un ordre du jour à l'armée, ainsi conçu :

« Nos camarades de la 3<sup>me</sup> division d'armée et de la 15<sup>me</sup> brigade mixte vont rentrer dans nos lignes après avoir défendu en héros la position fortifiée de Liège.

Aucun fort n'a été enlevé ; la place de Liège est toujours en notre pouvoir : des étendards et une quantité de prisonniers sont les trophées de ces journées.

Au nom de la nation, je vous salue, officiers et soldats de la 3<sup>me</sup> division et de la 15<sup>me</sup> brigade mixte ; vous avez rempli tout votre devoir ; vous avez fait honneur à nos armes et montré à l'ennemi ce qu'il en coûte d'attaquer injustement un peuple paisible, mais qui puise dans sa juste cause une force invincible.

La patrie a le droit d'être fière de vous.

Soldats de l'armée belge, n'oubliez pas que vous êtes à l'avant-garde d'armées immenses dans cette lutte gigantesque et que nous n'attendons que l'arrivée de nos frères d'armes pour marcher à la victoire.

Le monde entier a les yeux fixés sur vous. Montrez-lui par la vigueur de vos coups que vous entendez vivre libres et indépendants.

La France, ce noble pays qu'on trouve dans l'Histoire associé aux causes justes et généreuses, vole à notre secours et ses armées entrent sur notre territoire.

En votre nom, je leur adresse un fraternel salut. »

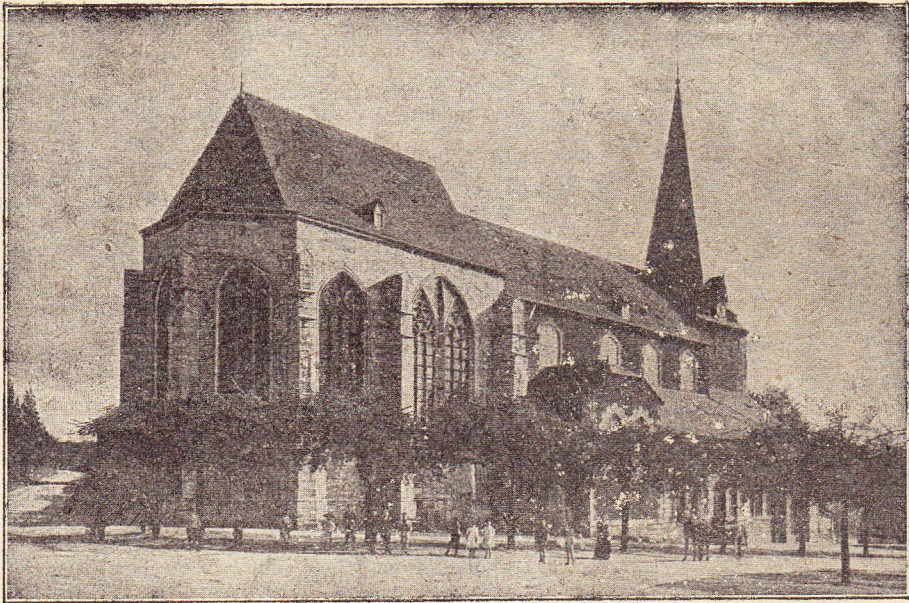
Dès la prise de Liège, le comte Lammsdorf, chef de l'état-major du 10<sup>e</sup> corps d'armée, eut immédiatement un entretien avec le bourgmestre, à la citadelle.

Il y déclara que les forts devaient être cédés aux Allemands et que, dans la négative, la ville serait à nouveau bombardée.

Des délégués pourraient franchir les lignes pour exposer la situation au général Leman ou, au besoin, au Roi.

Le bourgmestre retourna à l'hôtel de ville et y réunit quelques conseillers et députés.





L'église de Visé, avant la guerre.

On discuta la mise en demeure des Allemands et l'avis général fut qu'il fallait essayer d'obtenir la reddition des forts pour épargner la ville.

Un des assistants opina pourtant dans un autre sens. Il fit remarquer que les forts tenaient toujours et que la situation de la ville ne les intéressait nullement. Si les conséquences devaient être désastreuses pour Liège, au cas où l'on refuserait de satisfaire aux exigences des Allemands, on devait tenir compte avant tout des intérêts du pays. Chaque jour de retard était fatal pour l'ennemi.

Ces paroles n'eurent pourtant aucune influence et on décida que Mgr Rutten, évêque de Liège, M. Kleyer, bourgmestre et M. Gaston Grégoire, député permanent, s'adresseraient au général Leman.

Le comte Lammsdorf remettrait les laissez-passer à la citadelle. Il demanda également que quelques personnes influentes se joignissent à la délégation.

Mais au moment où les trois parlementaires, qui s'étaient rendus en auto à la citadelle, voulurent la quitter avec leur laissez-passer, on les arrêta et le comte Lammsdorf leur dit, ainsi qu'à quelques autres notables, qu'il les retenait tous comme otages.

— Nous avons constaté que dans plusieurs communes on a tiré sur nos troupes, dit le perfide Prussien. Si cela se représente, je tiens à vous dire que les otages en seront responsables.

Et, outre les trois personnes déjà citées, les sénateurs Fléchet, van Zuylen, Colleaux et Peltzer, les députés de Ponthière et Van Hoegaerden, et l'échevin Falloise furent faits prisonniers.

Après avoir protesté contre cette infamie, le bourgmestre Kleyer et l'évêque Rutten purent reprendre leurs occupations. Les autres durent rester dans les casemates. Cette situation perdura jusqu'au dimanche 9 août, à une heure de l'après-midi.

Leman ne capitula pas.

Le samedi, il sembla que les Allemands voulaient fortifier la ville de Liège. Des mitrailleuses avaient été placées dans les artères principales et sur plusieurs ponts, et des barricades obstruaient les rues qui donnaient accès sur la Hesbaye.

Des soldats s'installèrent dans les maisons avoisinantes après en avoir expulsé les habitants et calfeutrèrent les fenêtres à l'aide de matelas et de sacs de sable. Une partie du 10<sup>e</sup> corps d'armée occupa le plateau de Cointe.

Les forts devaient pourtant résister jusqu'à épuisement.

Un groupe de soldats de Loncin qui s'intitula « la bande Bonnot », assuraient les relations entre les diffé-

rents points et communiquait les ordres du gouverneur.

Nous parlerons de leurs exploits au cours de cet ouvrage.

Un sous-officier emporta la caisse de la forteresse et la ramena à Anvers à travers les lignes.

Les Allemands mirent une formidable artillerie en jeu : 1 bataillon desservant des canons de 100 mm. ; 2 bataillons desservant des canons de 130 mm. ; le 7<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied ; les lourds mortiers des 1<sup>er</sup> et 2<sup>me</sup> bataillons des 4<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> régiments d'artillerie à pied ; 8 bataillons desservant des mortiers de côte ; une batterie de mortiers de 420 mm. et une grande quantité de canons de calibres plus réduits.

Il fallait d'abord faire une brèche dans les forts du nord pour permettre à von Kluck d'avancer. On s'attaquerait alors aux forts occidentaux, car les Allemands craignaient toujours une offensive de ce côté.

Le fort de Barchon tomba le 8 août.

Le 11 août ce fut au tour d'Evegnée et à partir du 12 les mortiers de 280 et de 420 mm. sont mis en action. La canonnade est même dirigée de Liège... Pontisse, Chaudfontaine et Embourg succombent le 13, Liers et Fléron le 14, Lantin et Loncin le 15, Hollogne et Flémalle dans la soirée du 16 août. Quatre grands corps d'armée allemands furent ainsi tenus en échec.

Quelques particularités édifieront le lecteur sur la vie dans ces forts et l'héroïsme que nos soldats déployèrent.

Les batteries de Chaudfontaine, Fléron et Evegnée devaient balayer le plateau de Herve.

Le 4 août, à midi, on vit du fort de Chaudfontaine, les Allemands s'introduire dans le village de Forêt. Le commandant ordonna le premier coup de feu, dont l'écho se répercuta sur le gracieux paysage qui étalait depuis si longtemps dans la paix sa beauté rustique. Des hommes s'éparpillèrent dans les environs, réglèrent le tir au moyen d'un téléphone portatif et la mitraille faucha bientôt l'ennemi. Ce fut une nuit terrible. Dans tout le secteur Meuse-Vesdre les éclairs de l'airain en fureur sillonnaient l'espace. Un rougeoyement immense teintait la voûte céleste et les cris de blessés sortaient des fossés et d'entre les fils barbelés.

Après deux jours de résistance, les forts furent abandonnés à eux-mêmes ainsi que nous l'avons annoncé. Il fallait donc agir de sa propre initiative. Pour fournir au fort les renseignements qui lui étaient





Visé. — Un coin de l'église détruite

nécessaires, le comte Gaston de Ribaucourt, qui avait présenté ses services en qualité d'ingénieur et avait été envoyé à Chaudfontaine, se retira au village voisin de Chèvremont. Il s'établit avec un sous-officier dans la flèche de la tour après avoir établi une communication téléphonique avec le fort.

Bientôt les Allemands grouillèrent autour d'eux. Cette église se trouvait à côté de la vieille abbaye où une patrouille allemande furetait dans tous les coins à la recherche de soldats belges.

Dans la tour, une ardoise soulevée tenait lieu d'observatoire. A certain moment les Allemands fixant la tour semblèrent vouloir tirer. Quelques hommes y pénétrèrent mais n'y trouvèrent pas nos deux observateurs.

Le 11 août, l'ennemi bombardait l'église et l'abbaye, pendant deux heures... L'ingénieur se trouvait seul dans la tour, le sous-officier étant allé chercher des vivres. Un shrapnell explosa dans une poutre au-dessus de la tête du vaillant observateur, lui enleva son bonnet de police et brisa le téléphone. Des morceaux de charpente et d'ardoises s'abattirent comme de la grêle. Le toit du jubé flamba. Le comte de Ribaucourt descendit vivement et se réfugia dans les caves de l'abbaye. Deux religieux et le sous-officier s'y tenaient en prières. Soudain l'abbaye s'effondra au-dessus d'eux.

La riche bibliothèque fut transformée du coup en une mer de flammes.

L'église s'écroula à son tour.

Les deux soldats s'enfuirent pendant la nuit. Ils durent se garer à plusieurs reprises des patrouilles allemandes, mais ils atteignirent pourtant le fort, sains et saufs.

Le 12 août l'ennemi bombardait Chaudfontaine avec

de l'artillerie lourde. Un obus explosa dans la cheminée de la machine à vapeur. L'obscurité se fit. Les hommes étaient prêts à combattre à la baïonnette. Chaudfontaine résisterait jusqu'à la fin. A l'aube, l'ingénieur avait réussi à extraire l'obus de la cheminée et la lumière fonctionna derechef. On put voir à nouveau.

Le dernier jour brilla. A 9 heures un obus atteignit le magasin aux poudres. Une explosion formidable ébranla les airs... Le fort sauta... 140 hommes reposaient en ce moment dans le vestibule sur de la paille et des matelas... L'intérieur se transforma du coup en une immense mer de feu...

« Paille, matelas, soldats, tout brûlé, raconte l'ingénieur de Ribaucourt... Dans ce brasier, des malheureux se débattaient, les vêtements en flammes, véritables torches vivantes ! A peine pouvons-nous en tirer un hors de la fournaise. Horrible mort, digne des martyrs de l'antiquité ! Du milieu de l'incendie, dominant les gémissements, les plaintes, les hurlements de douleur, on entend retentir des cris suprêmes de : « Vive le Roi ! Vive la Patrie ! »

Le fort de Loncin dominait le chemin de fer de Liège à Bruxelles.

Un jour il me fut donné de visiter ce coin de terre désormais célèbre.

Je venais de Saint-Trond assis dans une lourde auto de l'armée. Nous avions roulé à travers la superbe Hesbaye, côtoyant les champs ondulés où on remarquait ça et là de grandes fermes et de riches vergers. Les villages témoignaient d'un calme rustique. On était en plein été et le soleil baignait les larges plaines où on travaillait paisiblement et où on fauchait les épis ainsi qu'en 1914, lorsque le vil ennemi fit irruption dans notre pays, et avec lui, la mort.

L'auto s'arrêta. Nous descendîmes et prîmes un chemin de traverse. Le drapeau belge flottait sur un monticule.

Nous vîmes quelques tombeaux bien entretenus, nous traversâmes un pont, nous nous engouffrâmes sous une porte et soudain s'étala à nos yeux une ruine immense et imposante.

C'était le fort de Loncin ! Des tôles tordues, des blocs de béton, des trous, des entonnoirs et puis un trou très profond d'où émergeaient des blocs de maçonnerie.

— Le tombeau de 400 frères d'armes, me dit un soldat, vêtu de l'ancien uniforme des canonniers, un combattant de Loncin des journées terribles d'août 1914. Il avait assisté à toutes les péripéties du drame grandiose.

Le fort de Loncin était commandé par le capitaine Naessens qui avait toujours eu beaucoup d'influence sur ses hommes. Lorsqu'ils parlaient en congé illimité, ils devaient lui promettre d'accourir au poste au premier signal du danger et sans avoir été préalablement avertis.

Ils étaient là, le 1er août 1914 et firent le serment de résister jusqu'à la fin.

Nous avons vu comment le général Leman se retira au fort de Loncin après l'attentat contre le grand quartier général.

On était dans la matinée du 6 août.

Le capitaine demanda quels étaient les ordres.

— Je n'en ai pas à vous donner... Dans le fort vous êtes chez vous. Moi, je m'occupe de la défense de la position fortifiée.

Le commandant rassembla ses hommes et dit :

— Mes amis, le général Leman nous a fait le grand honneur de se réfugier parmi nous. Livrerons-nous le général ?

— Jamais ! cria-t-on en chœur.

— Alors, si nous sommes décidés à ne pas livrer le général, nous devons périr ici. Car, ou bien le fort sautera et je sauterai avec vous, ou bien les Allemands monteront à l'assaut et, quand ils franchiront les défenses accessoires au-dessus des cadavres de leurs compagnons, nous formerons un dernier carré ; j'aurai sept balles dans mon browning, six pour mes ennemis, la dernière pour moi, et tous ensemble nous irons au paradis. Vous allez tous jurer que vous ne vous rendrez jamais.

Les soldats défilèrent l'un après l'autre devant leur commandant et lui firent ce serment.



Quelques-uns d'entre eux formaient, ainsi que nous le disions plus haut, « la bande Bonnot ». Ils parlaient en auto et communiquaient les ordres de Leman aux autres forts. Leur témérité n'avait pas de bornes.

Ils rapportaient des casques, des lances, des carabines et l'un deux s'amena même avec deux chevaux pour le commandant dont la monture avait été tuée dans une prairie.

Des soldats du 1er et du 4<sup>me</sup> chasseurs à pied, du 9<sup>e</sup> et du 14<sup>e</sup> de ligne, qui avaient été séparés de leur régiment dans la bataille, cherchèrent un asile dans le fort. Naessens les fit conduire à Waremmé. Il ne voulait garder que sa garnison de 500 hommes.

Le fort visait avec une justesse merveilleuse les batteries ennemies, les patrouilles et les concentrations de troupes.

Mais d'Ans aussi une violente canonnade avait été dirigée sur Loncin. Les Allemands établissent un observatoire sur une tour voisine. Une batterie de la forteresse l'abattit.

Les jours et les nuits s'écoulèrent lentement. Le 13 août deux coupoles « touchées » devinrent inutilisables. L'ennemi tirait maintenant à l'aide de ses 150 mm. Le lendemain il employa ceux de 280 et 305 mm. Des blocs de béton furent arrachés, les murs vacillèrent et de toutes parts planaient des nuages de gaz et de maçonnerie pulvérisée qui rendaient la respiration difficile. L'infirmerie, le magasin de la masse d'habillements et d'autres locaux s'effondrèrent. Un parlementaire allemand arriva dans l'après-midi et exigea la reddition du fort.

— Nous préférons mourir plutôt que de nous rendre ! répondit fièrement le capitaine Naessens.

Cette nuit un officier quitta la forteresse en emportant la caisse.

Le dernier jour parut... C'était le 15 août !

Le bombardement commença à 5 heures et fit trembler le fort dans ses fondations. Des obus creusaient des trous énormes. La salle d'opération et la cuisine s'effondrèrent. Toutes les vitres étaient brisées. Les ventilateurs ne fonctionnaient plus. Des gaz infectaient l'atmosphère. On ne respirait qu'à travers des linges humectés. Deux coupoles pouvaient encore fonctionner, mais elles avaient cessé le feu.

Un parlementaire portant le drapeau blanc s'amena dans la matinée. On présumait que son intention était de diriger le feu. La sentinelle lui ordonna à deux reprises de se retirer et sur son refus réitéré, elle l'abattit d'un coup de feu.

Quoique l'Allemand n'eût donné aucun signal avec son drapeau, un tir bien dirigé commença aussitôt...

Ce jour, les 42 cm. furent mis en action.

Le général et les officiers se promènèrent à plusieurs reprises sur le glacis sans se soucier des obus qui éclataient de toutes parts.

A 5 heures 20 une explosion formidable retentit. Le magasin aux poudres avait été touché. Ce fut une mer de feu... Les flammes jaillissaient des entrailles de la terre, embrasaient l'atmosphère, faisaient fureur de toutes parts. Les gémissements, les cris, les appels, les hurlements se confondirent en un chaos terrible ! Des soldats aveuglés voulurent se sauver, se jetèrent dans les flammes, tombèrent et furent carbonisés.

D'aucuns se sauvèrent par les fenêtres et s'enfuirent comme des torches vivantes... Du fond d'un puits immense, parmi les blocs de béton et les décombres, s'élevèrent les râles de près de 400 hommes... C'était le trou qu'on me désignait et qui recelait une hécatombe de cadavres. D'autres infortunés qui s'échappèrent du brasier furent atteints par des projectiles.

Les fossés au sud-est du fort étaient remplis de décombres et les explosions se succédaient sans trêve.

Quelques malheureux se sauvèrent par une fenêtre. Leur figure était noire... leurs vêtements brûlaient... D'autres étaient à moitié nus... On les transporta dans une prairie et de là dans la ville.

Les Allemands accoururent agitant le drapeau de la Croix Rouge pour faire cesser le feu du fort d'Hollogne. Des villageois coopérèrent au sauvetage.

Au moment de l'explosion, Leman, Naessens, quelques officiers et soldats se trouvaient dans la chambre où on réglait le tir. On retira le gouverneur de dessous

les ruines. Il était à moitié asphyxié. La figure était bleue.

Comme témoignage d'admiration à l'égard du général, les Allemands lui laissèrent son épée.

Naessens, quoique grièvement brûlé, fut aussi sauvé. Des médecins de Liège prêtèrent du secours.

« J'étais à l'hôpital Saint-Laurent, raconte le docteur Roskam, lorsque vers 9 heures du soir les blessés furent apportés : l'arrivée de ces misérables, aux cheveux crépus, aux mains et au visage noircis, aux vêtements roussis, fut épouvantable. Les Allemands les prenaient pour des Sénégalais ! Dans la salle d'opération se passèrent des scènes qui nous remplirent d'horreur : en enlevant les vêtements, nous arrachions des lambeaux de chair ; les jambes, les bras se désagrégeaient. Des plaies horribles, des brûlures de tous les degrés apparaissaient. Dans l'atmosphère flottait une odeur affreuse de chairs et de graisses carbonisées. Et ce qui rendait ce spectacle plus poignant, c'était le courage, le stoïcisme de tous ces hommes, qui ne se plaignaient pas. A peine revenus de l'étourdissement dans lequel ils étaient plongés et d'où les tirait la douleur causée par le lavage des plaies au savon vert, afin d'enlever la poussière, la fumée, les débris de toutes sortes, ils s'enquerraient de leur commandant et de leur lieutenant ; beaucoup avaient les larmes aux yeux en apprenant que leurs chefs étaient sauvés, et ils exigeaient qu'on les transportât dans la salle où se trouvaient Naessens et Mottard, grièvement brûlés. C'est à peine si ceux-ci purent reconnaître leurs hommes sous la poudre, la bouffissure des traits, les escarres, les bandages. Néanmoins, ils les encouragèrent et les félicitèrent. Et c'était justice. Pendant toute la période qu'ils passèrent à l'hôpital, ils furent admirables. Brûlés au dernier degré, parfois aveugles ou borgnes, souvent le tympan perforé et souffrant d'otite, ils enduraient leurs douleurs avec résignation, sans se plaindre, sans récriminer, sans protester contre le sort ; c'étaient des héros. Au moment où les premiers guéris partirent pour l'Allemagne, Naessens et Mottard, qui s'étaient promis de ne jamais quitter leurs soldats et qui durent rester à Liège pour achever leur guérison, se firent porter dans la cour à dos d'infirmiers et ainsi ils purent, avant leur départ, étreindre une dernière fois ces braves qu'ils adoraient. »

Leman envoya la lettre suivante au Roi :

Sire,

Après des combats honorables les 4, 5 et 6 août par la 3<sup>e</sup> division d'armée, renforcée à partir du 5 par la 15<sup>e</sup> brigade, j'ai estimé que les forts de Liège ne pouvaient plus jouer que le rôle de forts d'arrêt. J'ai néanmoins conservé le gouvernement militaire de la place afin d'en coordonner la défense autant qu'il m'était possible et afin d'exercer une action morale sur les garnisons des forts.

Le bien-fondé de ces résolutions a reçu par la suite des preuves sérieuses.

Votre Majesté n'ignore du reste pas que je m'étais installé au fort de Loncin, à partir du 6 août vers midi.

Sire,

Vous apprendrez avec douleur que ce fort a sauté hier à 17.20 h. environ, ensevelissant sous ses ruines la majeure partie de la garnison, peut-être les huit dixièmes.

Si je n'ai pas perdu la vie dans cette catastrophe, c'est parce que mon escorte, composée comme suit : capitaine commandant Collard, un sous-officier d'infanterie qui n'a sans doute pas survécu, le gendarme Thevenin et mes deux ordonnances (Ch. Vandebosche et Jos. Lecocq), m'a tiré d'un endroit du fort où j'allais être asphyxié par les gaz de la poudre. J'ai été porté dans le fossé où je suis tombé. Un capitaine allemand, du nom de Grüson, m'a donné à boire, mais j'ai été fait prisonnier, puis emmené à Liège dans une ambulance.

Je suis certain d'avoir soutenu l'honneur de nos armes. Je n'ai rendu ni la forteresse ni les forts.

Daignez me pardonner, Sire, la négligence de cette lettre ; je suis physiquement très abîmé par l'explosion de Loncin.





Visé. — Au fond : l'hôtel de ville datant du XVII<sup>e</sup> siècle

En Allemagne où je vais être dirigé, mes pensées seront ce qu'elles ont toujours été : la Belgique et son Roi. J'aurais volontiers donné ma vie pour les mieux servir, mais la mort n'a pas voulu de moi.

Le Lieutenant Général,  
(S.) G. LEMAN.

Le vaillant défenseur de Liège fut d'abord envoyé à Cologne et de là à Magdebourg.

## ACTES " ALLEMANDS " A LIEGE

Avant de suivre les opérations de notre armée, il importe de retourner un moment à Liège. L'ennemi ne devait pas tarder à y inaugurer la terreur.

Les soldats s'étaient logés Place de l'Université et dans la salle de la « Société d'Emulation ». D'autres étaient hébergés dans l'école communale de la rue des Croisiers. L'université même avait été transformée en logement.

Dans la soirée du 20 août, vers 9 heures et demie, un coup de feu retentit. Une fusillade y succéda immédiatement. Officiers et soldats s'élançèrent dans les rues, enfoncèrent les portes, brisèrent les vitres et expulsèrent plusieurs habitants de leurs maisons. On tua impitoyablement 9 d'entre eux sur la Place de l'Université. Il y avait cinq Espagnols parmi eux mais ce fut en vain qu'ils se réclamèrent de leur nationalité.

Des maisons flambèrent au même moment. Les soudards allèrent chercher de nouvelles victimes Place de Cockerill. On emmena ainsi le père et le fils Carpentier, Fastré, Schmitz, le cabaretier Fouillien, son garçon Sprokkel et son ami Fléron, de Grivegnée, à la place de l'Université où gisaient les 9 cadavres, et on les y fusilla. Les misérables s'acharnèrent ensuite à la baïonnette sur ces corps inertes.

Les pompiers accoururent. Honnis, malmenés, ils durent travailler sous les ordres d'un officier.

Du quai des Pêcheurs un canon tirait sur les maisons du Quai-sur-Meuse où 6 maisons furent endommagées.

Des coups de feu éclataient dans plusieurs sections de la ville et les patrouilles pillaient à loisir.

A la Place de l'Université 19 maisons brûlèrent à ras du sol.

La tuerie ne s'arrêta pourtant pas si vite. Près du palais était situé le café proéminent de Martin Banneux. Il y habitait avec sa femme, sa fille et son fils.

M. et Mme Deviver et leurs quatre enfants occupaient l'étage.

Ce 20 août donc, alors que tous les locataires étaient au lit, des coups de feu éclatèrent soudain devant la maison, sur la place Notger et derrière la maison, sur la place St-Michel.

Des soudards enfoncèrent la porte.

— Man hat geschossen ! hurlaient-ils.

Les habitants protestèrent. Il n'y avait aucune âme dans la maison. On pouvait la fouiller ! Les Allemands perquisitionnèrent, ne trouvèrent rien de suspect, mais leur chef cria :

— Peu importe, on a quand même tiré !

Les femmes virent les baïonnettes menaçantes, pleurèrent et gémièrent, implorèrent la pitié, mais l'acier transperça les deux fils Deviver qui s'affaissèrent sur le parquet. Le mari subit le même sort dans une chambre contiguë... Madame Deviver en fut le témoin oculaire... Sa petite fille frappait et talochait le meurtrier de son père. Deviver jeta un dernier regard d'amour paternel sur l'enfant, puis ses yeux devinrent fixes et son souffle s'évoluta...

— Vous aussi, allez là dedans ! ordonna un soldat au cabaretier Banneux.

— Où ?

— Là...

Il poussa le malheureux près des cadavres des jeunes gens. L'épouse Banneux sauta devant son mari et supplia qu'on l'épargnât. Un des misérables levait déjà la baïonnette.

— Nicht die Frau ! (Pas la femme) dit un autre, en détournant l'arme.

Les brutes jetèrent alors l'infortunée au bas des escaliers.

Cinq baïonnettes blessèrent Banneux au dos et les crosses des fusils s'abattirent sur sa tête... Les Allemands descendirent ensuite à la cave.

Madame Deviver et sa fille pleuraient sur les cadavres des victimes. Son fils aîné, Laurent, gisait les yeux grands ouverts. Sa mère l'appela, lui caressa la figure, mais la vie avait fui.

Un gémissement se fit entendre. Banneux n'était pas mort et sortait du coma. Sa femme qui avait roulé au bas des escaliers se relevait péniblement à ce moment et gravissait les marches en gémissant. Les femmes mirent Banneux au lit et le cachèrent sous les couvertures, car les Allemands n'étaient pas encore partis. Ils se soûlaient à la cave et emportaient des bouteilles. Les bandits qui erraient toujours autour de la maison découvrirent le rescapé, au matin. Ils voulurent l'achever, mais un médecin estima que c'était superflu. Il ne survivrait pas.

Banneux fut transporté plus tard dans une ambulance, et quoique le poumon gauche fût perforé, il se rétablit quand même.

Les Allemands avaient emporté tout ce qui représentait quelque valeur.

Le lendemain des scènes sauvages se reproduisirent dans la rue Robermont, où des soldats s'étaient querellés. L'un d'eux était mort. On fusilla deux civils. Les habitants de cette rue et de l'avenue de Corillon furent expulsés de leurs maisons pendant la nuit et chassés contre un mur. C'étaient des hommes, des femmes et des enfants en chemise. Les Allemands amorcèrent leurs fusils.

— Nous les exécuterons en un autre endroit, le lieu ne convient pas, dirent les officiers qui n'avaient pas honte de terroriser ces malheureux parmi lesquels se trouvaient des enfants de 5, de 4 et de 2 ans.

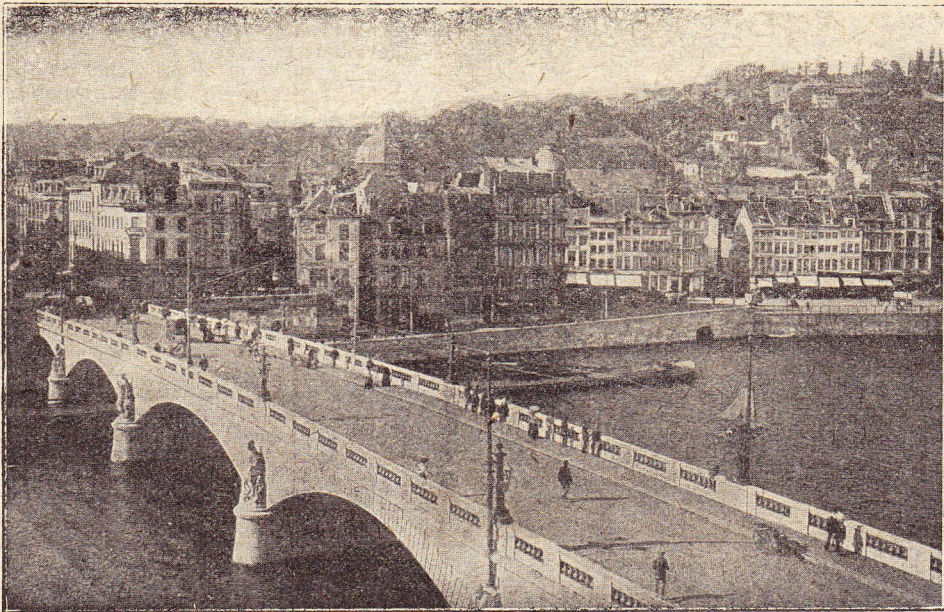
Et on conduisit les infortunés devant un autre mur. Finalement on les poussa devant les cadavres des deux civils et on leur dit :

— Voyez, et que cela vous serve de leçon !

La panique se propagea de Cornillon à Bois-de-Breux (Grivegnée). Dans la matinée du 22 août, des soldats ivres tiraient dans toutes les directions en cet endroit. Trois civils furent fusillés sans qu'on les questionnât ou sans qu'ils eussent été entendus. Ce furent les nommés Jean Defrère, André Defrère et Jules Claessens.

Un nommé Hubin fut tué d'un coup de feu au moment où il fuyait. Dix maisons furent incendiées et deux habitants furent chassés dans les flammes : Jean Reyner et Paul Fassotte, dont on retrouva plus tard les ossements calcinés parmi les décombres.





Liège. — Le Pont des Arches, avant la guerre.

Dans la rue Nicolas Spiroux, dix autres maisons flambaient comme des torches.

De nombreux habitants de la rue de Herve furent chassés par 200 Allemands dans une prairie et fouillés ; les femmes et les jeunes filles qui étaient au nombre de ces expulsés furent l'objet d'ignobles traitements. Dans l'entretemps on pillait et on saccageait leurs maisons.

Le terrorisme que les Allemands organisèrent à Liège fit vingt-neuf victimes parmi la population civile.

L'autorité allemande eut évidemment recours à une foule de mensonges pour se justifier. Un placard avisa la population dans ce sens :

« 1. Malgré nos injonctions et avertissements répétés, il a été tiré des coups de feu sur des militaires par des habitants pendant la nuit passée.

J'ordonne par ces présentes que toutes les armes et toutes les munitions seront déposées, jusqu'à 9 heures de ce jour (21 août), au Palais du gouvernement, à Liège, et aux mairies des faubourgs. Les bourgmestres (maires) remettront au gouvernement toutes les armes déposées.

Quiconque sera trouvé en possession d'armes et de munitions (à partir du 21 de ce mois d'août) sera fusillé.

2. Sera fusillé également quiconque se servira des téléphones, pigeons voyageurs, signaux de lumière, etc., au détriment de l'armée allemande.

Les installations existantes doivent être détruites avant 9 heures de ce jour.

3. Il est défendu de recevoir des soldats déserteurs belges ou français ; ces derniers doivent être amenés au gouvernement. Celui qui agira contre cet ordre sera sévèrement puni. »

Ils répandirent en outre le bruit selon lequel des Russes auraient tramé un complot contre les Allemands.

600 étudiants russes furent ainsi arrêtés et envoyés à Munster.

Il fallait aiguillonner la haine en Allemagne et justifier les infamies des troupes impériales. Les journaux et les brochures d'outre-Rhin regorgeaient de récits d'atrocités commises par les Belges... Nous ne nous intéresserons pas aux racontars de cette presse ignoble, mais il convient pourtant d'en donner un échantillon, à propos de Liège.

La « Kölnische Zeitung » inséra ainsi un récit d'un soi-disant jésuite allemand, qui émanait en réalité

de ces suppôts militaristes qui activaient la haine aveugle du peuple d'outre-Rhin.

Qu'on en juge :

Le jésuite est dénommé un « frère du silence », ce qui incite à croire qu'il serait en même temps un Trappiste. Il raconte comment des Liégeois saccagèrent son couvent à Liège.

Voici « l'histoire du Frère du Silence » :

« Le couvent des Jésuites est situé tout près de Liège, sur une colline, éloigné du fort méridional d'environ 600 mètres. J'étais frère dans le couvent depuis deux ans. Nous autres frères, nous ne lisons pas de journaux, et par suite de notre vœu de silence, nous ne parlons pas non plus, en sorte que nous ignorions tout de la guerre.

Le jeudi 6 août, j'avais, en même temps que sept autres frères, la garde de midi à minuit. Dans la nuit à 11 heures 1/4, j'entendis tout à coup un bruit complètement inconnu. (1) Je sortis dans la cour d'où, sur le côté, je pouvais voir Liège et ses forts. Je vis à quelque distance, dans le ciel, une petite lumière ; cela m'indiqua que la chose se trouvait dans l'air. Je voulus poursuivre ma ronde, mais le ronflement qui se rapprochait, encore que la vie du monde ne m'intéressât point, me fit arrêter. La lumière se rapprochait de plus en plus, le bruit avait cessé. Il me vint à l'idée que ce pouvait être un dirigeable, mais non, tout à coup, une clarté aveuglante illumina la terre. C'est l'étoile des Mages qui annonce quelque chose, pensais-je, je vais la suivre des yeux. Dans la clarté, là-bas, je voyais tout nettement des parties de la forteresse, et d'autres choses. Alors, éclairé par la réverbération de la terre éclairée, je vis qu'il y avait réellement un puissant dirigeable ! Je voulais crier de joie, je n'avais pas encore vu de dirigeable ! La clarté ne dura que quelques secondes qui me parurent fort longues ! Mes yeux ne s'étaient pas encore habitués à l'obscurité de la nuit, que j'entendis un fracas. Je regardai vers le ciel, je ne vis rien, la petite lumière s'éloignait paisiblement. Mais en bas, j'en vis assez ! du feu, de la fumée ! Dans la clarté je pouvais facilement tout voir. Je perçus aussi l'écho. Je n'avais pas eu le temps de me remettre de mon grand effroi, qu'une deuxième lueur apparut sur la terre, et assez près.

(1) Notons que les forts tiraient des bordées de mitraille depuis quatre jours. Il l'ignorait donc, quoiqu'il habitât près d'Embourg, de Boncelles et de Chaudfontaine.





Les soudards allemands à Baelen, le premier village belge, victime de leurs barbaries  
Les brutes se ruèrent sur les deux jeunes filles Jeanne-Marie et Anne-Marie Yvens.  
Les traînant par les cheveux, ils s'en prirent de force à ces infortunées.

Cette fois je pus constater plus nettement encore que c'était un dirigeable. Il me sembla qu'au bout d'un long câble était suspendue fort bas une nacelle de métal, dans laquelle se tenait un homme. Je le vis distinctement jeter des deux mains un objet dans la partie éclairée. Immédiatement après, la lueur disparut sur la terre. Je continuai cependant à regarder ce même endroit. Une puissante gerbe de feu jaillit tandis que de gros blocs étaient projetés en l'air de tous côtés. Quel épouvantable fracas! Mon tympan semblait brisé, j'étais assourdi. La terre tremblait si fort sous mes pieds que je chancelai. Très ému, je regardai encore le même endroit. L'aveuglante gerbe s'était transformée en une épaisse masse de fumée qui s'élevait

lentement dans l'air. Petit à petit elle devenait de plus en plus claire comme une vapeur blanche. Enfin l'endroit s'alluma comme en un incendie. J'essayai de me rendre compte si le feu se propageait, quand je fus saisi par un nouveau fracas. Ce terrible spectacle se répétait constamment, mais en s'éloignant de plus en plus. De 11 heures 1/4 à minuit, 12 bombes furent jetées sur les forts. Dans l'intervalle des explosions, on entendait ronfler les moteurs. Après la dernière explosion, le dirigeable s'éleva, s'éloigna et disparut. Je restai les yeux fixés dans la même direction; l'horloge du couvent sonna minuit.

Les sept frères qui avaient fait la garde et moi, nous restâmes dans la cour avec ceux qui venaient



nous relever. Il ne fallait pas songer à dormir. Les autres frères et les pères (nous étions 500) restèrent à l'intérieur, regardant par les fenêtres brûler la forteresse.

Comme je n'étais plus de garde, j'allai chercher une échelle et j'escaladai, pour mieux voir, un mur situé un peu en contre-bas, haut de 3 mètres environ. Je restai là jusqu'à 4 heures. Vers 2 heures commençaient en bas dans la ville des coups de fusil isolés, et des cris qui bientôt devinrent de plus en plus forts.

Un bruit infernal parvint enfin à mes oreilles, et de nombreux incendies s'allumèrent dans la partie de la ville voisine du couvent.

A 4 heures, la cloche nous appela à l'église. Chose extraordinaire ! malgré l'émotion, nous restions tous liés par notre vœu de silence. Il fallait se taire ! (1) Mais cela devint une vraie torture, car nos dévotions durèrent deux grandes heures.

Par le choc des explosions, les beaux vitraux étaient ployés vers l'intérieur, comme des voiles gonflées par le vent. Les murs de pierre, épais de 80 centimètres, entourant la cour, avaient de profondes et longues crevasses. Quand à 6 heures nous quittâmes l'église, les coups de feu et les cris étaient plus terribles encore, et les incendies plus nombreux et plus loin vers l'intérieur de la ville.

Comme de coutume, le portier ouvrit la porte à 6 heures. Quel effroi ! Des centaines de Belges du voisinage se précipitèrent dans la cour. Comme nous craignons le pillage du couvent, le portier chercha tout d'abord à les repousser. Un frère cria : « Allez ! vous recevrez tout ce que vous voudrez. » La populace égarée saisit immédiatement des couteaux et tua vingt de nos frères, et un père. Moi-même, je me précipitai sur la cloche dans la cour et je sonnai l'alarme. Armés de fourches à foin et à fumier et de pelles, les frères s'élançèrent dans la cour, et chassèrent les hordes. Deux frères qui, pendant le combat, furent entraînés avec la foule, sans que nous ne nous en aperçûmes, furent retrouvés hachés en morceaux, déchiquetés comme par des bêtes fauves. Les cadavres étaient affreux à voir. Un frère belge, entendant l'alarme, avait saisi une fourche et ainsi armé s'était précipité vers la porte, pensant combattre des soldats allemands. Quand il vit que les assaillants étaient ses compatriotes, il tourna les armes contre nous, ses frères, criant comme un fou : « Vous êtes fous, vous êtes fous » (en français dans le texte). Après une courte lutte, la fourche lui fut arrachée. Des mains le saisirent et le jetèrent par-dessus le mur : il avait tourné ses armes contre ses frères, mais surtout il avait rompu son vœu de silence.

Le combat avait duré à peine un quart d'heure. Après que la porte fut fermée, à 6 h. 1/4 (notre heure de repas habituelle), nous nous réunîmes au réfectoire pour le déjeuner.

Malgré les événements extraordinaires, j'avais fort fait. Nous nous sentions maintenant en sûreté. Mais quand, après les vingt minutes que dure le repas, nous retournâmes dans la cour, nous vîmes que les brutes belges avaient mis en deux endroits le feu au couvent. Ils avaient traîné sous le hangar à bois notre blé et notre foin qui se trouvaient non loin du couvent ; ils avaient aussi poussé près des hangars et des bâtiments des chariots chargés de blé, et avaient allumé le tout. Les flammes atteignaient déjà le pignon. Il ne fallait pas songer à sauver quoi que ce fût, car tous les bâtiments étaient attenants les uns aux autres. Cette épreuve était dure. Mais elle ne pouvait rompre notre vœu de silence, et doublement muets, nous regardions les flammes. Notre douleur s'exhalait en des larmes quand nous vîmes notre Supérieur éclater en sanglots. Il vint au milieu de nous ; comme tous les pères peuvent parler, il dit à haute voix : « Allez et sauvez ce que vous pouvez ! » et nous accomplîmes ses ordres.

Rapidement nous téléphonâmes aux autorités de Liège pour obtenir aide et protection. (2) Mais à notre

grand effroi, apparurent à ce moment des militaires allemands. Comme l'Allemagne ne nous tolère pas chez elle, nous autres Jésuites, nous nous faisons de grands soucis. A cause de la présence des soldats allemands, nous voulions vite rapporter dans le couvent les précieux trésors déjà amenés dans la cour ; mais le chef des troupes allemandes expliqua à notre Supérieur que cette partie-ci de Liège était déjà entre les mains des Allemands. Nous nous mîmes donc sous la protection allemande. Nous n'eûmes pas à le regretter. Les troupes de protection allemandes vinrent avec huit automobiles qui emmenèrent en Allemagne nos inestimables trésors : peintures qui dans notre hâte furent coupées de leur cadre et roulées comme du papier, nos vases sacrés d'or et nos pères. En grande hâte, nous avons creusé une immense fosse dans laquelle, sans aucune cérémonie religieuse et sans paroles, nous enterrâmes nos vingt frères assassinés, ainsi que le père. Pendant que continuait l'incendie, les centaines de frères restants couraient çà et là dans un désordre incroyable pour chercher leurs vêtements et leurs souliers. J'avais des sabots et je ne trouvais pas de chaussures à ma convenance ; je vis pourtant à ma grande stupéfaction quatre paires de souliers dans mon coffre. Tout fut enfoncé dans les coffres, avec les pieds, en toute hâte.

Ainsi, le samedi, à l'aube, 350 frères quittèrent le couvent encore fumant pour passer la frontière allemande. Pendant 3 heures chacun traîna péniblement les modestes choses sauvées de son bien. Un seul vieux frère de 80 ans resta en arrière ; abandonné, il déclara : « Je veux mourir ici ». Quoique les soldats allemands nous protégèrent dans cette marche, la populace belge nous attaqua encore souvent. (1) Je reçus de forts coups de pied et des coups dans les jambes et sur tout le corps. Pendant deux nuits aucun de nous ne dormit, et par-dessus cela, cette grande émotion et ces maux terribles !

Quand après les fatigues inouïes nous nous fîmes traînés au-delà de la frontière, nous nous laissâmes tomber exténués dans une prairie, où nous nous endormîmes d'un sommeil de plomb, protégés et gardés par les Allemands, depuis le matin jusqu'au coucher du soleil. »

« C'est, comme on le voit, une histoire à faire frémir, remarque Jean Massart, dans son ouvrage « Comment les Belges résistent à la domination allemande ». Toutefois elle nous semble passible de quelques petites objections.

a) Il n'y a pas de couvent de Jésuites près de Liège, à environ 600 mètres d'un des forts méridionaux (forts de Boncelles, d'Embourg et de Chaudfontaine).

b) Les frères Jésuites ne sont nullement astreints au silence. L'auteur a sans doute choisi l'ordre des Jésuites, parce que ceux-ci étaient exclus de l'Allemagne, il suppose ses compatriotes moins renseignés sur la règle de ces communautés.

c) Comment ces frères qui ne lisent pas de journaux, et qui ne parlent pas, pouvaient-ils soupçonner l'existence de dirigeables ?

D'ailleurs le fait lui-même est faux, car à aucun moment un dirigeable n'a survolé la ville de Liège pendant le siège. En réalité les Liégeois ont vu pour la première fois un dirigeable allemand le 1er septembre 1914, à 22 heures ; le lendemain, 2 septembre, ils en ont encore vu un, à 18 heures.

d) Des incendies n'ont donc pas pu être allumés par les bombes de ce dirigeable.

e) Où a-t-on jamais vu les vitraux se courber comme des voiles, sous le choc d'explosions capables de crevasser des murs de 0 m. 80 d'épaisseur ?

f) Il ne s'était rien passé jusqu'à présent qui pût faire craindre le pillage du couvent.

g) Depuis quand les couvents des Jésuites ont-ils des exploitations agricoles, où se trouvent des fourches à foin et à fumier, des charrettes de blé, etc. ?

h) Heureusement que le massacre de vingt de ses confrères, dont les cadavres déchiquetés gisent dans la cour, n'a pas coupé l'appétit au narrateur. Cela lui a permis de conserver ses forces et de nous donner la suite de son palpitant récit.

(1) Les Jésuites n'ont pas fait cette promesse.

(2) La communication téléphonique n'avait donc pas souffert de cet ouragan de fer !

(1) On sait ce que durent endurer de ce temps les civils du pays de Herve.



i) Il est assez piquant que dans l'énumération des choses précieuses, les Pères Jésuites n'occupent que la toute dernière place, après les tableaux et les vases. Mais l'impertinence est plus apparente que réelle ; en effet le narrateur vient de dire que les 150 Pères Jésuites trouvent tous place, avec les peintures et les vases sacrés, dans huit automobiles seulement. C'est assurément leur exigüité qui les sauva : l'auteur nous a en effet rappelé que les Jésuites (de taille moyenne) ne sont pas admis en Allemagne : mais ceux-ci passèrent heureusement inaperçus. »

## L'OCCUPATION DE TONGRES

### LE COMBAT

### D'ORSMAEL-GUSSENHOVEN

L'armée du général von Emmich avait pour tâche de conquérir la ligne de la Meuse, de percer entre Maubeuge et Givet et d'empêcher les Français d'avancer à l'Est et au Nord. Couvertes par cette avant-garde, les armées de von Kluck et de von Bülow pouvaient se concentrer sur la Meuse et dans la Belgique méridionale.

La résistance des Belges brouilla ces plans.

L'avant-garde de von Kluck franchit le fleuve à Visé et celle de von Bülow au nord de Liège.

Von Kluck disposait de 7 corps d'armée et d'un corps de cavalerie ; von Bülow avait 6 corps d'armée et un corps de cavalerie à sa disposition. Soit 550.000 hommes qui devaient traverser la Belgique ! Venaient ensuite 14 corps d'armée sous les ordres de von Hausen, du prince de Wurtemberg et du kronprinz, qui formaient le centre et qui devaient s'introduire dans les Ardennes et dans le Luxembourg. L'aile gauche s'y raccordait avec 9 corps d'armée ayant pour objectif Nancy et Toul.

En tout 7 armées !

La 1<sup>re</sup> et la 2<sup>me</sup>, celles de von Kluck et de von Bülow, devaient s'avancer au plus vite.

Elles se butèrent aux 80.000 Belges qui n'hésitèrent pas à engager la lutte avec 550.000 ennemis !

Nos troupes qui étaient concentrées sur la Gêthe protégeaient Bruxelles et ne pouvaient être coupées d'Anvers, le pivot des opérations militaires.

Cette circonstance était du plus haut intérêt. Quelles que pussent être les pertes, l'armée belge ne pouvait pas courir le risque d'être coupée de sa base, où se trouvaient toutes les provisions, les munitions et vivres de toute nature. C'était d'ailleurs en cette enceinte que le gouvernement devait pouvoir éventuellement se retirer.

Ces raisons incitèrent le commandement supérieur à garder l'armée en observation sur la Gêthe, à s'y fortifier et à y attendre jusqu'à la jonction avec les troupes françaises et anglaises.

L'aile gauche de l'armée se trouvait au Nord-Ouest de Tirlemont ; l'aile droite confinait à Jodoigne.

La 1<sup>re</sup> et la 5<sup>e</sup> division d'armée se trouvaient en première ligne ; la 2<sup>me</sup> division stationnait à Louvain et la 6<sup>e</sup> à Hamme-Mille.

Lorsque la 3<sup>e</sup> division, quittant Liège, vint se joindre au gros de l'armée, elle se plaça en 1<sup>re</sup> ligne entre la 1<sup>re</sup> et la 5<sup>e</sup> division d'armée.

Ces troupes étaient couvertes par la division de cavalerie qui, d'abord campée à Waremmes, se retira ensuite sur St-Trond et prit position plus tard sur l'aile gauche de l'armée pour prolonger le front au Nord de Tirlemont jusqu'à Diest.

La 4<sup>me</sup> division resta dans la forteresse de Namur, non seulement pour défendre cette place, mais pour la garder comme point d'appui du front allant de la Gêthe à la Meuse.

Vers le 10 août, la cavalerie allemande, secondée par des bataillons de chasseurs, faisait face au front belge, et des escarmouches eurent lieu tous les jours.

Les Allemands ne s'attardèrent pas à la conquête des forteresses belges pour s'introduire plus avant dans le pays.

Les premières hordes parurent à Tongres, le 9 août. Le collège échevinal de cette ville fit le rapport suivant :

« Le dimanche, 9 août, vers 11 heures 30 du matin, la cavalerie allemande a pénétré dans la ville. Un officier du 9<sup>e</sup> bataillon de chasseurs de Lauenbourg, qui a refusé de faire connaître son identité, parut, le revolver au poing, à l'hôtel de ville. Il ordonna d'enlever le drapeau belge de l'hôtel de ville et de l'église Notre-Dame. Le collège des échevins lui répondit qu'il se trouvait sous les ordres de Sa Majesté le Roi des Belges et protesta contre l'occupation de la ville par S. M. l'Empereur d'Allemagne.

L'officier répondit que les troupes n'occuperaient pas la ville, mais qu'il prenait acte de la protestation du collège échevinal et que les drapeaux devaient être enlevés sinon la ville serait bombardée. Il ajouta qu'il n'exigeait pas qu'on hissât le drapeau allemand.

Le collège échevinal fit remarquer qu'il ne lui était pas permis d'enfreindre les ordres des autorités belges et que, si l'autorité allemande voulait enlever le drapeau, elle n'avait qu'à en charger les soldats allemands.

Les soldats allemands ont alors enlevé le drapeau belge de l'hôtel de ville et de l'église Notre-Dame.

Un autre officier parut peu après et exigea les fonds de la caisse communale. Le collège des échevins lui répondit qu'elle n'y procéderait que par la force. La caisse fut alors cédée contre récépissé. Le montant accusait un import de 7.620 francs. »

Les officiers vidèrent également les caisses de la gare et du bureau des postes, achetèrent des vivres et des fourrages et quittèrent ensuite la ville. Il y resta cependant une garde de 300 hommes mais qui partit aussi dans la nuit. Cette horde se rendit à Landen, y occupa la gare, détruisit les rails et coupa les fils téléphoniques.

Mais en Hesbaye, la cavalerie allemande, qui était escortée par de l'infanterie, buta sur nos avant-gardes. C'est ainsi que le 10 août un engagement eut lieu à Orsmael-Gussenhoven, entre des escadrons de lanciers de la 3<sup>me</sup> division et des troupes ennemies qui avaient pour mission de fouiller la région entre St-Trond et Tirlemont.

Le capitaine en second, Léon Knapen, commandait les nôtres. Il devait défendre trois points sur la petite Gêthe. L'escarmouche commença à 12.30 heures et dura jusqu'à 3 heures. « Quiconque veut sauver sa vie peut partir, mais votre commandant reste », avait dit Knapen. Ses hommes lui répondirent en chœur : « Nous restons avec vous. » Knapen fit des prodiges de bravoure. Il se trouvait derrière un arbre dans le verger d'une ferme et avait le regard fixé sur un des ponts lorsqu'une balle l'abattit. Les Allemands franchirent le ruisseau et firent l'assaut de la métairie. Ils trouvèrent le commandant blessé et l'achevèrent. On retrouva son corps affreusement mutilé. D'autres guerriers subirent le même sort.

Le lieutenant-volontaire, comte van der Burch, défendait le pont sur la route gouvernementale de Tirlemont à St-Trond. Il fut également blessé. On le transporta à l'école communale où il mourut.

Les Allemands eurent plusieurs centaines de morts. Ils disposaient d'une grande supériorité numérique et par un mouvement enveloppant, ils parvinrent à déloger la poignée de nos braves.

Les héros de cette bataille reposent au cimetière d'Orsmael, où leurs tombes sont soigneusement entretenues.

L'ennemi commit également plusieurs méfaits dans ce village et aux environs. Les habitants les narrent encore en frissonnant.

Nous nous permettons de faire suivre le compte-rendu d'une visite que nous fîmes au petit village de la gracieuse Hesbaye.

La Gêthe... Il y a un ruisseau à Orsmael-Gussenhoven, un charmant ruisseau clapotant, qui paraît chanter en un doux murmure la paix, le calme rustique et la prospérité de la Hesbaye, tandis qu'il charrie ses eaux limpides entre les riches et fertiles prairies,





Lord Asquith.

parmi les roseaux ombragés par les branches recourbées des arbres qui l'encadrent. Les vaches en recherchent l'eau fraîche. Les enfants s'y baignent. D'un son argenté, le courant martelle les palans du moulin qui ne tourne pas parce que c'est jour de repos, aujourd'hui.

— Nous regardons souvent ce poteau téléphonique, me dit un homme qui s'est levé de sa chaise adossée à la façade de sa maison d'argile. De cette fenêtre j'ai assisté à toutes les péripéties du drame. Deux estafettes étaient arrivées... Omer Musch et Dupont. Musch était blessé. Dupont avait une balle dans le pied. Il aurait encore pu s'enfuir, mais il ne voulait pas abandonner son camarade. Les Allemands les capturèrent... Voyez, c'est de cette direction que les bandits accoururent comme des fous furieux, la face congestionnée par la chaleur et par la haine... Ce qu'ils firent de Musch, je n'ai pu le voir, mais je l'ai appris peu après. Mais j'ai vu comment les Allemands emmenèrent Dupont. Je l'entendis crier qu'il ne savait pas bien marcher. Ils le poussèrent ici sur la route, et le frappèrent cruellement. Il gémissait... Ils le lièrent ensuite à ce poteau et le fusillèrent. Nous nous cachâmes. Le lendemain, je vis un spectacle hideux. Je sus alors ce qu'il était advenu de Musch.

Voyez, — et l'homme nous indiqua un joli petit verger où les fruits se montraient dans la feuillée, — c'est là que le malheureux était pendu à une branche. Il avait la tête cachée par les feuilles... Son corps pendait le long du tronc de l'arbre... Et dans cette maison que vous voyez là-bas, sur l'autre rive, les habitants gardent encore la corde qui servit à perpétrer le crime.

Telle fut la fin tragique de deux carabiniers-cyclistes qui le 10 août 1914, succombèrent dans les tortures, à Orsmael-Gussenhoven, sous l'œil placide d'officiers allemands.

Sur la route gouvernementale, devant le pont d'Orsmael où Guillaume van der Burch fut mortellement blessé, je m'arrête devant une maison nouvellement construite. Les volets sont fermés aux brûlants rayons du soleil, mais il me semble plutôt que c'est un deuil qu'on pleure à l'intérieur. C'est la raison, en effet, car on y commémore la mort du fils qui expira, il y a cinq ans, dans les tortures.

— Oui, j'ai vu tomber mon frère, me dit une jeune fille qui sort doucement de la maison, car il est préférable que ses vieux parents n'entendent pas à nouveau les particularités de ce drame poignant... Leur cœur saigne déjà tant aujourd'hui...

— Nous nous étions réfugiés dans la cave... car les coups de feu crépitaient. Tout à coup les Allemands s'élançant et martelant la porte à coups de

croisse. Ma mère va ouvrir, mais au même moment la maison brûle. Ma mère nous appelle... Nous nous sauvons là-bas, sur l'autre rive. Les Allemands hurlaient comme des fous. Mon frère, qui était encore à l'étage, paraît soudain devant une fenêtre. Ma mère l'appelle. Il lève les bras pour prouver qu'il n'est pas armé, mais les Allemands tirent quand même et il s'abat... Les flammes l'entourent. Ma mère veut se précipiter dans le brasier. Elle sanglote, elle implore un officier, mais on la chasse à coups de croisse dans le fossé. A mon père octogénaire ils montrent sans cesse cinq balles disant qu'elles sont pour lui. Et, plus tard, nous avons retrouvé parmi les ruines quelques os calcinés de mon frère.

Je frappe à la porte d'une maison reconstruite : elle date de 1915. Une vieille femme assise à une table me regarde craintivement. Sa belle-fille sort de la maison et vient me parler.

— Lorsque maman entend parler de ces journées tragiques, elle est en proie à une crise nerveuse. Elle ignore toujours le sort de ses trois fils qui ont été assassinés, il y a cinq ans...

Et la bonne femme fait ce récit :

— Vous voyez ce gros arbre, n'est-ce pas, monsieur, me dit-elle, tendant le bras vers l'autre rive : c'est près de là que le drame s'est déroulé. Les Allemands vinrent chercher mes trois frères. L'un d'eux venait d'arriver de Hasselt, où il était employé aux chemins de fer. Les Allemands les accusèrent d'avoir tiré sur des soldats et ils les tuèrent tous les trois. Un des malheureux respirait encore... ils le jetèrent par dessus cette haie et l'achevèrent. Ma mère et ma sœur avaient été expulsées de la maison et jetées dans la Gêthe. Elles en sortirent. Ma mère pleurait ses fils. Elle ignorait encore leur sort. On mena les malheureuses à St-Trond et lorsque ma mère appela ses fils, les soldats la menaçaient de leurs fusils... J'habitais Bruxelles avec mon mari. Il vint ici... il ne put pleurer... il rongea sa douleur... Il en est devenu malade et il est mort deux ans plus tard...

La vieille femme, qui est là, dans la maison, et dont les traits ridés portent la marque d'une souffrance indicible, perdit ainsi ses quatre fils... Elle ignore leur sort. Nous lui avons toujours dit qu'ils avaient été emmenés en Allemagne...

— Ce pont a été défendu par le commandant Knapen, me dit mon guide. Je me penche sur le parapet. La Gêthe murmure sur son lit de cailloux. Elle n'a que quelques pieds de profondeur en cet endroit.

On me montre un fossé où les Allemands se retranchèrent lorsqu'ils eurent franchi la Gêthe. Une bande furieuse s'introduisit alors dans la ferme des enfants De Rooy. La cour et le verger sont orientés vers le ruisseau. Le commandant Knapen se trouvait, là-bas, derrière cette haie. Ses hommes étaient groupés près de lui, tapis derrière des arbres et dirigeaient un feu continu sur le pont.

Nous entrons dans la ferme. Une femme nous conduit dans le petit verger qui glisse doucement vers la rivière. Elle désigne un trou dans l'arbre. C'est la trace de la balle qui par ricochet frappa Knapen.

Il est tombé à cette place où les brutes l'ont achevé.

— Près de ce poirier gisait un lancier, poursuit la femme. Il était blessé et adossé au tronc. Les balles allemandes sifflaient tout autour de lui. Voyez tous les trous dans les murs et autour des fenêtres. Le malheureux appelait mon mari à son secours. Nous le priâmes de patienter un instant. Le feu très violent, à ce moment, se calma peu après, mais en même temps les Allemands se ruèrent dans la ferme. Ils coururent au blessé et j'ai vu comment ils tirèrent sur lui. Un des misérables saisit son propre fusil et l'en frappa. C'est ainsi qu'ils l'ont assassiné. Et là, dans cette prairie, gisaient encore des cadavres de lanciers... Et du bras elle indique plusieurs endroits où les fleurs poussent entre l'herbe et où le soleil darde ses rayons à travers la feuillée.

Nous poussons plus loin. Partout on voit encore des vestiges de la vaillante résistance du 3<sup>me</sup> régiment de lanciers. Nous arrivons ainsi à la ferme Beckers, une métairie massive et sévère comme un château fort. Après avoir carillonné à la porte, l'habitant vient nous ouvrir. Sa main tremble. C'est l'effet de la commotion nerveuse qu'il a ressentie lors de la ba-





Lord Grey.

taille terrible qui se déroula, il y a cinq ans, dans cette propriété.

Sept vaillants lanciers moururent en cet endroit. Deux d'entre eux succombèrent misérablement sur une couche de paille dans l'écurie. Un médecin allemand — nous narrons fidèlement les faits — examina leurs blessures et dit que toute aide était inutile, la mort devant fatalement les emporter. Dans l'entretemps les soudards pillaient la cave à vins et d'autres forcèrent M. Beckers à s'agenouiller près des morts, le fouillèrent et le menacèrent de leurs revolvers.

Le lendemain M. Beckers trouva encore un lancier entre deux matelas et l'aïda à s'évader.

Nous voilà derechef à la Gêthe près du jardin de la cure et du pont de la chaussée gouvernementale, où se trouvait le poste du lieutenant van der Burch.

Un homme, qui habite la rive opposée, m'indique la place où il se trouvait.

Un puits à chaux qui était creusé dans le jardin servit de retranchement à un lancier d'où il tua de nombreux Allemands.

— Un Allemand se glissa le long de cette haie jusqu'au pont, d'où il abattit le commandant, dit mon interlocuteur. J'ai vu le lieutenant tomber et glisser vers la rivière. L'Allemand s'enfuit, mais une balle partant du puits à chaux le blessa mortellement. On le transporta dans cette petite maison où il a longtemps crié.

C'est le moment de rappeler que van der Burch fut transporté par des soldats dans la galerie de l'école communale, où mourut le vaillant chef. Une pierre sépulcrale en marbre recouvre son tombeau au cimetière d'Orsmael.

Pour éviter d'être encerclés, les lanciers se retirèrent et les Allemands continuèrent leur marche. J'arrive aux ruines d'une ferme ; la vie s'est retirée de ces pierres et de ces décombres.

— C'est là, près de la porte détruite, dont vous remarquez encore quelques vagues vestiges, que le fermier Joseph Petie fut fusillé, me dit mon guide.

En présence des mystères de la Hesbaye, les Allemands hésitèrent à continuer leur marche. Ils ignoraient où se trouvait l'armée belge et où ils buteraient sur de nouveaux effectifs.

Cinq cents morts furent chargés sur des chariots, et emportés. L'ennemi se retira alors dans la direction de St-Trond, où il s'éparpilla pour tâter le terrain.

Et on me fait le récit suivant :

Le 10 août, le secrétaire d'Heelenbosch fut fait prisonnier par des Allemands. Ils l'attachèrent à un cheval. Sa fille, une aimable brune de 16 ans, qu'il avait retirée du pensionnat, en prévision des événe-

ments de la guerre, se trouvait au jardin, au milieu des fleurs.

Un misérable soudard amorce son fusil et l'abat pendant qu'on saisit le malheureux père ! Il a à peine fait quelques pas qu'une autre brute lui appuie le canon d'un revolver sur la tête et fait feu... Une partie du crâne est emportée et la cervelle jaillit de toutes parts.

Telle fut la fin de ce triste drame, dit le guide. Voyez-vous, là-bas, le petit village entre les arbres ? Demain un service funèbre y aura lieu à la mémoire des deux victimes.

Me voici arrivé au cimetière devant les tombes de Knapen, de van der Burch et d'une vingtaine de nos héros, qui reposent paisiblement à l'ombre de la croix.

A quelques pas de là je m'arrête quelques instants devant le tombeau des civils, victimes de l'infamie prussienne.

## LA BATAILLE DE HAELEN

La cavalerie allemande ne borna évidemment pas ses reconnaissances aux environs d'Orsmael-Gussenhoven, elle fouilla également nombre d'autres endroits.

Nos guides, lanciers et carabiniers-cyclistes, de leur côté, ne restaient pas inactifs.

— Notre tâche est des plus dangereuses, me dit un de ces cyclistes que je rencontrai en Hesbaye. La mort nous guette de tous côtés. Les routes, les chemins, les sentiers que nous parcourons, sont jonchés d'embûches et le plomb nous menace sans trêve. Chaque arbre peut soustraire un ennemi à nos yeux et l'avantage est à l'embusqué. J'ai d'ailleurs déjà rédigé mon acte de décès et je le porte toujours sur moi.

Et il me montra une lettre sous enveloppe, à l'adresse de sa femme et une seconde enveloppe portant l'inscription : « A expédier après ma mort. »

— Oui, reprit le soldat, il faut oser regarder la mort en face, à présent. Si je tombe, cette lettre sera un précieux souvenir pour mes enfants, qui se remémoreront toujours que leur père fit son devoir...

— Ah, vous avez des enfants ?

— J'en ai deux. Je souffre beaucoup en pensant à eux ! Mais qu'y faire ? Il n'y a pas à hésiter ; il y va de notre liberté !

Je n'oublierai jamais ces paroles qui reflétaient toutes les affres du moment.

Le 12 août nos éclaireurs signalèrent d'importants renforts ennemis, qui firent présumer un prochain combat aux environs de Haelen.

Haelen est situé au sud de l'angle formé par la Gêthe et le Démer. La chaussée allant de Diest à St-Trond traverse le village, qui protégeait nos troupes le long de la Gêthe.

Les Allemands, qui amenaient avec eux 4000 cavaliers, 2000 chasseurs à pied et 18 canons, allaient tenter de conquérir le village.

Le général De Witte disposait de 2400 cavaliers (les 1er et 2me guides, les 4e et 5e lanciers), 450 carabiniers-cyclistes et 3 batteries montées.

Le 5me régiment de lanciers à peine formé, recevait son drapeau, ce matin même, devant l'ennemi.

Le soleil dardait ses rayons sur le charmant paysage et brillait sur les blanches façades et les tuiles rouges des fermes. Dans les champs, les blés scintillaient comme de l'or.

Ce calme serein, cette superbe beauté rustique allaient être bientôt troublés.

Le 10 août, une centaine de carabiniers-cyclistes étaient déjà partis pour Haelen, où ils s'installèrent à quelque 300 mètres de la Gêthe, au nord-est du village. Ils s'y retranchèrent, barricadèrent le pont et les routes à l'aide de chariots et d'une quantité de véhicules de tous genres.

Un détachement d'éclaireurs pris sous feu venait de détalé, abandonnant deux morts et un blessé.

Le lendemain, 11 août, 8 lanciers en reconnaissance butèrent sur des Allemands, à Herck-la-Ville. Cinq



d'entr'eux furent capturés, les 3 autres échappèrent. Le lieutenant du Roy de Blicquy survécut à cette escarmouche. Un uhlant qui voulut l'attaquer par derrière, tomba foudroyé par une balle que le lieutenant tira, par dessus son épaule, sans viser.

Dans la soirée le téléphone signala que 12 Allemands passaient par Herck. Ce fut le dernier avis. Une nuit très agitée y succéda. On prenait les dernières dispositions en vue de la bataille.

A l'aube du 12 août, les carabiniers-cyclistes campaient sur la Gêthe, les lanciers occupaient la ferme « Yzerwinning » et les guides avaient pris position dans la direction de Velpen et de Reynrode. Une batterie était postée sur le « Mettenberg » et une autre sur le « Blokkenberg. »

La bataille commença à 8 heures.

\*\*\*

Les avant-gardes allemandes apparaissent à l'est du village, où coule la Gêthe. Nos carabiniers, tapis à quelque 100 mètres de la rivière, les prennent sous un feu violent. Ce sont des uhlands. Sept d'entr'eux mordent la poussière ; un seul se constitue prisonnier. Le combat est dès lors engagé. Les villageois, pressentant le danger, fuient en grand nombre, mais d'autres ne peuvent se décider à quitter leur propriété. Ils s'en repentiront bientôt, mais trop tard.

9 heures... « Les voilà, ils reviennent ! » crie-t-on. On voit un tourbillon de poussière, on entend le bruit d'une cavalcade, des cavaliers arrivent au galop, se lancent à l'assaut des retranchements, mais les notes leur envoient une grêle de balles.

La cavalerie ne s'avoue pourtant pas vaincue de sitôt, elle se retire, revient, fait à nouveau volte-face, charge derechef, mais elle s'épuise en vain, car les cyclistes maintiennent leur position et mettent 400 ennemis hors de combat, avant qu'un seul Allemand ait pu franchir le pont. Les Allemands hésitent, mais les officiers, le revolver braqué, contraignent leurs hommes à courir à la mort.

Des éclaireurs prussiens explorent les environs ; ils découvrent l'endroit sur la Gêthe, où un pont minuscule a sauté. Ils jettent quelques arbres par dessus la rivière, établissent ainsi un pont de fortune, et des soldats passent.

Les cyclistes s'en aperçoivent. Leur nombre est restreint. Ils vont être attaqués de flanc et devront faire une retraite à travers le village.

L'ennemi prévoit cette manœuvre et fait bombarder Haelen. Des obus éclatent, endommagent la tour, ainsi que plusieurs maisons et la retraite de la vaillante avant-garde devient problématique.

Les cyclistes se replient et se retranchent à proximité de la gare. Un soldat du génie essaie de faire sauter le pont qui est miné. La tentative échoue.

Les Allemands franchissent la Gêthe à ce moment et enlèvent tous les obstacles. Les premiers pénètrent dans le village en se glissant le long des maisons et arrivent à la Grand' Place ; d'autres suivent. Ils se méfient cependant. Ils s'emparent du curé qui doit les accompagner à l'église et à la maison communale. La mort l'attend si on y trouve encore des Belges. D'autres soudards expulsent les villageois de leurs demeures, enfoncent des portes, brisent des vitres, fracassent des meubles, pillent et saccagent.

On réunit jeunes et vieux, on les injurie, on les frappe, on les taloche et on les force à former un bouchier vivant aux « héros allemands. » On arrache les drapeaux belges, on tente de les brûler, mais les flammes n'en veulent pas. Les énerguènes les lacerent alors à coups de sabre.

Il est midi à présent. Les Allemands sont maîtres du village et ils le prouvent comme de coutume.

— En avant, marche ! crie la voix d'un officier.

La bataille, qui a été momentanément interrompue, va recommencer. Les civils attendent anxieusement leur sort. On les pousse soudain devant les soldats et les héros s'engagent ainsi sur la chaussée de Diest.

Les Allemands se risquent devant le centre du front belge, où ils butent de nouveau sur les carabiniers... Des coups de feu éclatent.

La cavalerie allemande arrive. Les civils sont poussés de côté.

Les cavaliers chargent. Les carabiniers-cyclistes les attendent de pied ferme. Les fusils et les mitrailleuses

fauchent les rangs, cependant les nôtres doivent se replier. Mais voilà les lanciers ! A eux, cette fois ! Ils ne ploient pas sous le choc. Les lieutenants Scouvenomont et Ouverleaux desservent les mitrailleuses. Les lanciers déchargent leurs carabines et sur l'aile gauche du champ de bataille coopèrent trois escadrons du 1er guides.

La cavalerie allemande repoussée tente de chercher son salut dans la fuite. Elle galope, bute à nouveau sur les lanciers, tourne bride derechef. Fous de terreur, les chevaux galopent en hennissant et à certains moments se produit un terrible désarroi. Belges et Allemands semblent être pris dans un même tourbillon. Mais soudain, les lanciers se dégagent de ce chaos, font feu à nouveau et repoussent l'ennemi à sept reprises.

Des flammes s'élèvent, la fumée plane sur la plaine...

Les Allemands se concertent. Les assauts de la cavalerie n'ont donné aucun résultat.

— Arrière, les civils ! crie-t-on.

Les prisonniers peuvent partir, mais les lâches et ignobles gardiens leur envoient du plomb. Trois infortunés tombent mortellement blessés et succombent peu après. Ce sont les nommés Jules Severyns, Guillaume Michiels et Antoine Volders.

L'échevin Loosen, Henri Vaes, Jos. Vanbergen, Florent Liesenborghs, Octavie De Booserie et sa fillette sont blessés.

Mais les Allemands vont tenter un nouvel assaut. Leurs morts sont entassés, les blessés gémissent ; les moribonds demandent à boire, poussent des cris déchirants, appellent leurs parents...

L'artillerie allemande qui a été amenée sur l'autre rive, bombarde maintenant nos retranchements. Nos troupes sont harassées. Elles ont opposé une résistance homérique. On abandonne Velpen et Leebroeck et les défenseurs de la ferme « Yzerwinning » doivent également se replier.

Mais des secours arrivent !

La 1re division avait reçu l'ordre d'envoyer à Haelen la 4e brigade mixte (les 4e et 24e de ligne et un groupe de trois batteries), qui était cantonnée à Hauthem-Sainte-Marguerite.

C'est une marche forcée de 21 kilomètres sous un soleil de plomb, par des routes sablonneuses.

Des estafettes apportent sans cesse des ordres engageant les renforts à se hâter.

Le soleil est brûlant, la sueur ruisselle, la soif sèche les gorges. L'équipement semble s'alourdir.

Un cavalier arrive au galop. L'artillerie doit être immédiatement renforcée. Le groupe dépasse les fantassins et s'élance à toute vitesse sur la route, arrive à Loxbergen et ouvre immédiatement le feu. Les 7e et 8e batteries s'établissent au moulin, la 9e à la lisière nord du village et bombardent violemment l'ennemi.

Mais l'infanterie s'amène aussi. Il est 1 heure 40 ! Un bataillon de l'avant-garde (1/4) et un autre (III/24) ont effectué un trajet de 21 kilomètres en moins de quatre heures.

On ne prend pas un moment de repos. Le premier groupe engage la lutte à l'ouest et le deuxième attaque au sud de Velpen.

Le village doit être repris. Les mitrailleuses installées dans les maisons crachent un feu terrible. A la ferme « Yzerwinning » la bataille fait rage, mais sous le couvert de notre artillerie, elle est bientôt reconquise, ainsi que Velpen.

A 4 heures, le général envoie trois escadrons et demi de cavalerie vers l'aile gauche pour entreprendre l'attaque par le Blokkenberg et Leebroeck et charger l'ennemi dans le flanc. Les Allemands se replient alors sur Haelen et leur retraite dégénère bientôt en une fuite éperdue. Morts et blessés tombent sous un feu croisé et jonchent les rues du village.

Les troupes sont rejetées par delà la Gêthe. La victoire est à nous !

Le soleil descend à l'horizon et ses derniers rougeoiements teignent le champ de bataille horrible, mais grandiose.

Les Allemands fuient jusqu'à Hasselt et craignent visiblement la poursuite, mais nos effectifs sont trop faibles pour les pourchasser.

A Haelen et à Loxbergen arrivent un flot de blessés. Nous avons 500 blessés et 200 morts.



Plus de 3000 Allemands étaient hors de combat et 400 chevaux gisaient à l'état de cadavres.

La nuit tombe et le calme plane sur le champ de bataille où tant d'énergies viennent d'être anéanties, où tant de vies viennent d'être supprimées, où tant de deuils viennent d'être causés.

Nous avions à déplorer la mort des majors Bourgeois et Stagnot ; les commandants Demaret, Van Damme et Wacquez ; des capitaines Parquin, Lekeux et Van Vlierbergen ; du lieutenant Stoops et du sous-lieutenant Marrée.

Léonce Dupuis décrivit le combat de Haelen en ces termes :

« La matinée du 12 août 1914 est parée de sa toilette estivale. Le général De Witte se trouvait avec son état-major sur un monticule près de Loxbergen et regardait la plaine rustique. Les champs d'avoine et de blé se signalaient par leurs ondulations harmonieuses, mollement bercés par la brise matinale et les gerbes de blonds épis se dessinaient en de longues files auréolées par une brume légère. Les feuilles des betteraves brillaient au soleil, la rosée perlait l'herbe, les hauts peupliers faisaient entendre un doux murmure et ci et là on remarquait la toiture rouge d'une ferme parmi toute cette clarté. C'était un beau paysage à solennité dominicale. Personne ne travaillait.

Les cloches tintaient et faisaient mourir leurs sons en gouttelettes métalliques dans l'air épuré de la riche région. Et l'été faisait entendre ses douces chansons de bonheur et d'amour.

Dans l'entretemps, nos héros se trouvaient dans les fossés, derrière un chêne ou un aulne, restaient immobiles derrière la Gêthe sinueuse mais beaucoup, hélas ! ne reverraient plus demain toutes ces beautés rustiques.

Le commandant était inquiet. Il était soucieux du sort de son pays, de la vitalité de cette nature rayonnante et de la lourde responsabilité qui lui était endossée. Liège avait été prise après une lutte acharnée ; la 3<sup>me</sup> division s'était repliée et rejoignait l'armée, qui de Namur à Liège infligea force horions au flux des Huns. Une division de cavalerie formait l'extrême aile gauche entre Tirlemont et Diest pour parer, en collaboration avec les carabiniers-cyclistes, à tout mouvement enveloppant.

Mais l'ennemi avait également groupé sa cavalerie à l'extrémité de son aile droite pour contourner notre armée par un large mouvement encerclant et pour nous attaquer dans le dos. C'était un plan convenu, basé sur les règles les plus élémentaires de la stratégie. Le général De Witte était fixé sur la situation à ce moment. Ses éclaireurs lui avaient signalé, heure par heure, les mouvements de l'ennemi, comment il déployait ses tentacules et manifestait son intention de passer bientôt à l'attaque.

Plus de 4000 cavaliers étaient annoncés, flanqués, protégés par toute une division d'infanterie et plusieurs batteries.

De Witte ne disposait que de 2000 cavaliers et 400 cyclistes dénommés les « démons », qui passaient à travers l'eau et le feu, mais dont le nombre était pourtant très restreint en présence des forces ennemies.

Derrière la crête, à côté de l'état-major, se trouvaient nos canons, luisant sous les rayons solaires, prêts à faire feu. Nos canonnières étaient assis à côté d'eux et admiraient le superbe panorama, émus de cette imposante majesté qui se déroulait dans une éblouissante clarté, suave et sereine.

Soudain, à l'horizon, un gigantesque nuage de fumée tourbillonne et se répand sur les villages et les champs.

Le calme est aussitôt troublé et l'atmosphère s'ébranle.

Un dragon cruel et menaçant vomissant des gerbes de feu, se dressait sur ses pattes. La voix profonde et sèche des Mausers se fait entendre de toutes parts et les détonations font s'élever d'entre l'herbe et les blés, de derrière la bruyère et les monticules une myriade de jets de fumée qui vont, serpentant, dans l'espace. Les carabiniers, les petits démons, sont aux prises avec les premiers escadrons de hussards et de dragons ennemis. Des hommes et des chevaux s'abat-

tent, des cavaliers chancellent, d'autres tournent bride, mais ils se jettent à nouveau dans la mêlée excités par leurs officiers, qui s'abritent derrière d'infortunés prisonniers civils qu'ils poussent devant eux. Mais l'œil et l'adresse de nos carabiniers se révèlent et dès qu'un casque à pointe se montre derrière ce bouclier vivant, une balle l'abat.

Mais soudain, les canons allemands entrent en action et font entendre un vacarme assourdissant. Le sol tremble. Un trépignement approche, le tumulte grandit et dégénère en ouragan. Les escadrons allemands affluent en une furieuse chevauchée, c'est une pépinière mouvante, sautillante, où on voit luire les casques de guerre, les lances affilées, les bannières et les oriflammes. L'atmosphère est emplie de leurs rugissements.

Forts et intrépides en présence du danger, ayant devant les yeux la vision de la patrie, le cœur battant pour la liberté du pays, transportés par une fureur sanguinaire, nos fantassins regardent d'un œil flamboyant l'avalanche déferlante. Les baïonnettes se croisent, écharpent les chevaux ; et le plomb fouille les chairs.

Nos lanciers ont mis pied à terre, ils ont pris position derrière les cyclistes, ils amorcent, visent, tirent et tirent sans cesse. Les mitrailleuses crépitent. Là-bas, à droite, derrière la crête, trois escadrons des guides font un feu de salve continu. Cette résistance acharnée brise le premier élan de la cavalerie allemande. De nouvelles hordes arrivent, les yeux injectés de sang, le geste sanguinaire. Cette seconde tentative avorte ainsi que la première. Une troisième et une quatrième et une sixième attaques suivent, elles s'effondrent sous notre feu meurtrier. Une septième est noyée dans le sang.

Un témoin oculaire nous narra cette effroyable et grandiose tragédie. Une multitude de chevaux fous de terreur, ruisselant d'écume et de sang, rugissant et hennissant de douleur, fuient par les champs en un galop furieux. Un de ces coursiers vient se jeter parmi les chevaux de nos lanciers qui sont à leur tour pris de panique et prennent le mors aux dents.

Ils fuient de droite à gauche en une course désordonnée sous une grêle de balles, parmi les shrapnells explosants, à travers la fumée opaque des meules de foin et de paille en feu, sous les cris, les gémissements et les imprécations.

Et au milieu de cette mêlée terrible, de cette confusion monstrueuse, nos soldats tiennent tête, chargent et tirent sans cesse, n'accordant même pas un regard aux camarades qui tombent à leurs côtés. Une seule idée les obsédait : tuer le plus grand nombre possible de Prussiens. L'ennemi ne pouvait pas passer ; il ne passerait pas ! Tous les yeux de la nation les observaient, c'est en eux que le pays avait foi, qu'il avait mis tout son espoir. Conscients de leur devoir, ils luttèrent en héros, souffraient et tombaient.

Après que le septième assaut eut échoué, le commandant allemand changea de tactique. La cavalerie met pied à terre et s'avance en rampant sur les champs en pleine végétation. Les canons inondent de mitraille le chemin à parcourir et ainsi avancent six régiments de dragons, de hussards et de cuirassiers. Deux mille chasseurs les suivent en rampant.

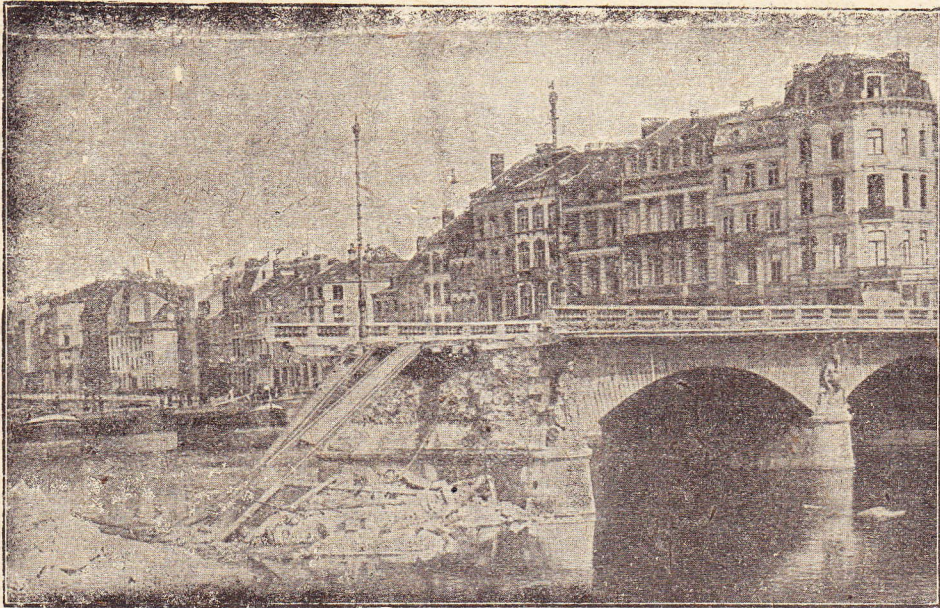
La contrée regorge littéralement de soldats. Les Allemands se dirigent vers Haelen. Les routes qui donnent accès au village fourmillent de guerriers.

L'airain gronde à ce moment. Des colonnes de feu et de fumée montent derrière la crête. Nos hommes pointent avec une adresse merveilleuse, envoient les projectiles en pleins rangs où ils font de larges trouées pendant que des brisants martellent le pont sur la Gêthe où arrivent à nouveau des renforts de cavalerie allemande.

C'est un spectacle horrible. Nos cavaliers ne résistent plus qu'avec difficulté à cette avalanche de barbares sans cesse croissante. Ils sont submergés par le nombre. La proportion est de sept contre un. Mais nos héros ne reculent pourtant pas et, faisant des prodiges de bravoure, ils continuent à manier furieusement leurs fusils dont les canons leur brûlent les mains, jusqu'à ce que l'infanterie arrive à leur secours.

La bataille dure depuis plusieurs heures, sous un soleil de plomb. Il est trois heures de l'après-midi. Cinq bataillons arrivent au pas de charge ; trois du





Liège. — Le Pont des Arches détruit.

4me et 2 du 24me de ligne. Ils amènent de l'artillerie. Leur présence était d'ailleurs indispensable en ce moment critique. Au fur et à mesure que les batteries tiraient les salves à Loxbergen, on les repérait et on les réduisait au silence. Il n'y en eut qu'une qui réussit à continuer le feu.

Dès que les renforts sont arrivés, nos cavaliers — qui se battent depuis sept heures — sautent vivement en selle et galopent furieusement vers l'extrême aile gauche où ils butent sur la cavalerie allemande. C'est un spectacle horrible et grandiose, d'un romantisme évocateur, rappelant les combats de cape et d'épée où on voit les chevaux, tout couverts d'écume, se cabrer et hennir de douleur, où les sabres, les épées et les lances se croisent et jettent des milliers d'éclairs, où les cris et les hurlements se répercutent en de lointains et effroyables échos.

La bataille est générale. Chevaux et fantassins grouillent en un ensemble confus. Les fusils crépitent, les tambours battent, des ordres retentissent, les canons tonnent, les blessés pleurent et gémissent. On crache, on bave, on jure, on hurle ! De toutes parts s'élèvent des clameurs sauvages et les chevaux aux poitrails sanglants, aux panses béantes d'où sort un amas d'intestins déchirés, ferment à jamais les yeux, loin de l'œil du maître. Les blessés demandent à boire, hurlent de douleur, ou font entendre leurs derniers râles ; des obus creusent des trous profonds, projettent la terre en d'énormes bouquets, mordent, déchirent et anéantissent tout ce qui se trouve à proximité. Des ordres brefs retentissent, des troupes arrivent en courant, la respiration saccadée, et les fourreaux battent la gourde ou la gamelle. Les 1re et 2e brigades, qui luttent déjà depuis le matin, se jettent à nouveau dans la mêlée, défilant la fatigue, résistant jusqu'à la mort. Gloire aux vaillants dont le drapeau porte « Haelen » en flamboyants caractères, inscription qui commémore à jamais leur héroïsme. Des caissons apportant sans cesse de nouvelles munitions roulent sur le champ de bataille en une course furibonde, blessant et écrasant les morts et les blessés. Les chevaux reniflent rageusement la fumée et le sang et galopent à la mort. La cravache et les éperons les aiguillonnent, mais les braves bêtes semblent être conscientes du devoir, elles rasent le sol, la crinière au vent, les pattes nerveusement tendues, l'œil en feu, les narines dilatées projetant des faisceaux d'air fumant ! Leur courage tient du prodige ! Eux aussi, guerriers très appréciés, partagent les succès et les revers de la guerre. La sueur ruisselle sur leurs souples corps tout couverts d'écume,

leurs oreilles rejetées en arrière sont collées sur leurs nobles têtes ! Ils sont superbes en ce déploiement de force et de nervosité, et cette course à la mort où ils se jettent aveuglément, sans hésiter, en un élan sublime, impose l'admiration, l'amour !

Des fermes brûlent, des granges fument, des meules flambent. Haelen est criblé de mitraille et les toits brûlent de toutes parts.

Et au milieu de ce chaos, le général De Witte et son état-major restent calmes et intrépides, bravant la mort qui fauche sans cesse à leurs côtés. Le général observe la bataille, réfléchit, forme ses plans et donne des ordres.

La bataille fait rage pendant toute la journée autour des ruines de la ferme « Yserbeek ». Les soldats du major Leconte l'occupent enfin à 7 heures du soir et Velpen tombe aux mains du bataillon du major Rade-maekers.

Le soleil descend alors à l'horizon dans un superbe vermillon et son dernier adieu rayonne à travers la poussière et la fumée du champ de bataille. Nos fantassins font une dernière et suprême tentative et repoussent les Allemands vers le village et le pont de Haelen, pendant que la mitraille crible les hordes en fuite. L'ouragan de fer fait d'horribles brèches dans les rangs ennemis. Les Allemands sont comme emprisonnés dans un long boyau. Leur cavalerie vole à leur secours. Trop tard ! Trop tard ! Les soldats sont pris de panique et se sauvent en une fuite éperdue. Rien n'est plus lugubre qu'une armée en débandade. Des cris de terreur épouvantables glacent, figent le sang. Et soudain les Prussiens éperdus disparaissent dans la nuit dans la direction d'Herck-la-Ville et de Hasselt.

Des cris de victoire s'élèvent de nos rangs. « Ils ont senti la griffe du lion ! » Képis et bonnets de police sont jetés en l'air et des centaines de voix font retentir la « Brabançonne ». On rit, on crie, on danse et le vieux général en voyant la joie expansive de ses vaillants gars qui se sont battus comme des lions pendant toute la journée, mord ses moustaches, se retourne et regarde d'un œil humecté le crépuscule qui s'étend lentement sur sa chère petite patrie.

La victoire est à nous. La fleur de l'armée mecklembourgeoise gît inerte sur le sol belge. Ce jour, Haelen fut connu par l'univers et sa gloire rayonna dans l'album de notre cavalerie.

C'est aujourd'hui le 12 août, et cinq années se sont exactement écoulées depuis. »

Nous sommes allé à Haelen. Le long de la route, les peupliers font entendre de légers frissons. La Gêthe